

Jean Chassagneux

Jan de Vé Bounaire

Second voyage au centre du patois

Cahier de Village de Forez

*A la mémoire de mon camarade Claudius Granger,
instituteur, maire et conseiller général de Saint-Jean-Soleymieux,
décédé en mars 2005.*

*Il m'avait suivi et conseillé plusieurs fois
dans mes recherches sur le patois*

Merci au Centre Social de Montbrison qui a permis de présenter mes travaux dans les Cahiers de Village de Forez ; merci à Jo Barou et à son épouse qui ont eu la patience et le mérite de déchiffrer ma vilaine écriture, de corriger mes textes et de les présenter dans ces cahiers.

Second voyage au centre du patois

Après avoir voyagé au centre du patois parmi les verbes, les adjectifs, les adverbes, on s'aperçoit qu'il existe d'autres sites non explorés méritant aussi un détour. Je pense aux comparatifs, aux superlatifs, diminutifs des adjectifs, aux pronoms, aux adjectifs numéraux, aux prépositions, conjonctions, etc.

Je me suis aventuré dans les pronoms. Un pronom est un mot qui, dans la proposition, tient la place d'un nom, voire d'un verbe utilisé comme substantif. Le pronom peut être sujet du verbe. L'adjectif, lui, est le mot que l'on joint au substantif pour le qualifier ou le déterminer. Il ne sera jamais sujet tout seul. A part l'exception : "bon et bête commencent par la même lettre".

C'est avec appréhension que je me suis hasardé à réaliser cette recherche. A-t-elle déjà été tentée en patois ? Je l'ignore. J'y ai déployé beaucoup d'efforts et je ne suis pas totalement sûr des résultats. Sans doute y a-t-il dans mon travail des oublis, des inexactitudes, voire des erreurs. Le bon patoisant lecteur voudra bien les corriger. Il reconnaîtra avec moi la complexité de notre langue.

Octobre 2006



La croix du Casson à Margerie.

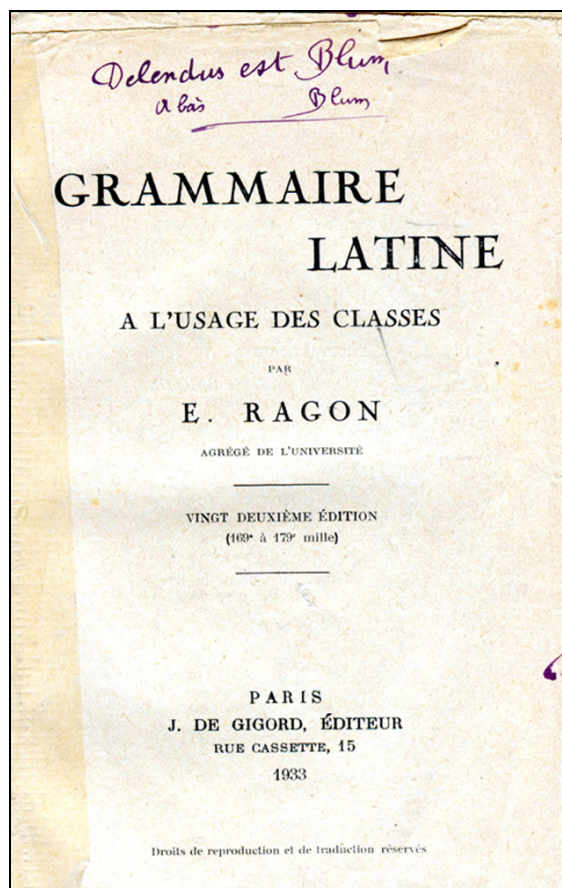
Très vieille croix présentant un Christ assez inédit : Jésus priant, accueillant et bénissant. Le Père Dominique Lebrun, nouvel évêque de Saint-Etienne l'a choisi pour l'incruster sur son anneau épiscopal.

I - Les pronoms

Nous commencerons par les pronoms. En cours de route nous rencontrerons des adjectifs qui leur correspondent. Nous distinguerons :

1° Les pronoms personnels , 2° possessifs, 3° démonstratifs, 4° relatifs, 5° interrogatifs, 6° indéfinis.

C'est ma vieille grammaire latine de Ragon qui m'a indiqué le chemin à suivre. Je n'ai eu qu'à transposer en français et en patois.



Ma vieille grammaire latin *Ragon*, édition 1933, m'a servi de guide tout au long de mon travail sur le patois.

J'avais cette grammaire en 3° en 1936-37.

Nous avons traduit la phrase de Caton l'Ancien :

Delenda est Carthago ; Il faut détruire Carthage ; j'avais actualisé la citation :

Delendus est Blum ; A bas Blum !

Vé Bounaire vôtèvon pa po le Fron Populère !

1 – Pronoms personnels

A – Le pronom personnel sujet (je, tu, il, nous, vous, ils) n'existe pas dans notre patois. Il en va de même en latin et en grec. C'est la terminaison du verbe qui indique la personne.

Cependant :

- A Chazelles et à Gumières on emploie souvent *Tyu* pour dire tu devant un verbe à la 2° personne du singulier. Exemples : *Tyū vīn* ? Tu viens ? *Ke tyū' a* ? Qu'est-ce que tu as ? A Saint-Jean on dit : *Ké k'a* ?

- Parfois le pronom personnel sujet est remplacé par *ô*, devant un verbe commençant par une consonne.

Exemples : *ô venu*, je viens ; *ô filèvan* : nous partions, on partait ; *ô vīndran*, ils viendront ; *ô plō* : il pleut ; *ô coulève* : ça glissait.

Bien sûr, on ne l'emploie jamais si le verbe commence par une voyelle. On ne dira pas : *ô omèvo klo fille*, j'aimais cette fille, mais *omèvo klo fille*, tout simplement.

Quel usage de ce "ô" font les bons patoisants ? Sans doute est-il difficile de tirer une règle générale. Peut-être chacun l'utilise-t-il plus ou moins selon son habitude, d'ailleurs sans y prêter attention... Cependant on peut faire quelques constats :

1° - Ce "ô" peut s'employer à toutes les personnes de tous les temps de l'indicatif et du conditionnel, mais pas aux autres modes : subjonctif, impératif, infinitif.

Ex. : *oyé ô leyö le journal* ou *bien oyé leyö*... Hier je lus le journal.

demouo ôrë leyu le journal, demain j'aurai lu le journal. Ici pas de "ô" : *demouo ô ôrë leyu* : (pas de ô devant une voyelle).

ô mindzoyin ch'oyin fan : je mangerais si j'avais faim.

Une vire langue au passage : *ôro ô sôro que sorô sorô*, maintenant il saura que ce sera fermé. Le ô n'est pas indispensable, mais c'est plus drôle en l'ajoutant.

2° - Le "ô" semble s'employer surtout dans les propositions principales et, plus rarement, dans les subordonnées.

Ex. : *y dyezo que vindrin*, je lui dis (passé) que je viendrais et non que *ô vindrin*.

Foudro que porlêze, il faudra qu'il parle. Et non *que ô porlêze*. Cependant : *crèyé-tj que demouo ô sondzoran o te* ? Crois-tu que demain ils songeront à toi ? On peut supprimer le ô, mais il souligne mieux l'attitude incertaine des gens en question.

Encore une fois c'est le flair du patoisant qui est déterminant.

D'où vient ce ô très employé ? Peut-être un reste du latin : *ego*, je, moi. Je l'ignore. Ne pas confondre avec un autre ô, de même graphie et de même sonorité : ô, avec. *Ô filu ô vou*, je pars avec vous.

B – Les autres pronoms personnels

1° personne du singulier : moi, *me* ; *vin ô me*, viens avec moi. *Tut'ekin é por me*, tout ça est pour moi.

2° personne du singulier : toi, *te* ; *poso le dovan te*, pose-le devant toi.

3° personne du singulier : lui, *se* ; elle, *yèlo*.

ô se rase, il se rase ; *nan se plin tudzour*, on se plaint toujours (et moi avec !) ; *yèlo vö pa vegni*, elle ne veut pas venir (avec insistance sur *yèlo*).

N. B. : A elle, à lui ont une traduction particulière : *y*, ou *ye*. Ex. : *y z'aj dedzouo dye*, je le lui ai déjà dit (à lui ou à elle) ou bien *ye z'aj dedzouo dye*. Mais *ye* peut avoir d'autres sens : là, ici ; *ye vèyu re*, je n'y vois rien. Ou bien ça, ceci : *che ye sondzu*, si j'y pense.

1° personne du pluriel : nous, *nou*, très souvent souligné avec *otru* : *ne z'otru*, nous autres, comme en français. *Vegné don ô nou*, *vegné don ô ne z'otru*, venez donc avec nous.

2° personne du pluriel : vous, *vou*, *vou z'otru*, très employé aussi : *vou z'otru mè l'oya veyu*, vous autres aussi vous l'aviez vu.

3° personne du pluriel : eux, *yèlou*, elles, *yèlé*. *Yèlé vindran ôche*, elles viendront aussi. Avec *yèlé*, on insiste sur ces personnes.

N. B. : Comme pour la 3° personne du singulier (à lui, à elle), à eux, à elles, leur ont une forme propre : *lou*, pour les 2 genres : *lou zö dyera o yèlou*, tu le leur diras à eux (ou à elles, o *yèlé*). Remarquons en passant la variété et la précision de notre langage. On trouvera d'autres exemples.

2 - Pronoms et adjectifs possessifs

Les uns et les autres sont issus des pronoms personnels, comme en français.

A – Adjectifs possessifs

Commençons par les adjectifs possessifs : d'eux sortiront les pronoms possessifs.

1^e personne du singulier :

Mon, *mon*¹ ; fém., *mo* ; plur. masc., *mou* ; plur. fém., *mé* ; *mon tsope*, *mo cano* è *më bouote*, mon chapeau, ma canne et mes bottes. Avec une élision devant une voyelle : *men'otsu*, ma hache ; *te n'ègo*, ton eau.

Mien, *mî* ; mienne, *mio* ; plur. masc., *mî* ; plur. fém., *mië*. *Ekin é mî*, ça c'est à moi (c'est mien) ; *Klé braye son mië*, ces pantalons sont miens ; on dit aussi : *son mî*, sont à moi (*braye* : pluriel féminin). Cf. plus loin : pronoms possessifs).

2^e personne du singulier

Ton, *ton* ; fém., *tô* ; plur. masc., *tou* ; plur. fém., *të*. *Tute të veyè*, toutes tes affaires. Avec les élisions comme plus haut : *të z'ortî*, tes doigts de pied.

Tien, *tyî* ; fém. *tyô* ; plur. masc., *tyî* ; plur. fém., *tyë*. *Prin ékin tyî* : prends tes affaires, littéralement "ça tien". *Klë vatse son tyë*, ces vaches sont à toi (tiennes).

3^e personne du singulier

Son, *son* ; fém., *so* ; plur. masc., *sou* ; plur. fém., *së*. *Son gorçu* è *së fille*, son fils et ses filles. *O tombo sou sô de so pouotche*, il a laissé tomber son argent de sa poche.

Sien, *chî* ; fém. *chô* ; plur. masc., *chî* ; plur. fem., *chë*. *Tut ékin é chî*, tout ça est à lui (est sien).



Nôtrë vatse sin lé fë

2^e personne du pluriel

Votre, *vôtru* ; fém., *vôtro* ; plur. masc., *vôtrou* ; pl. fém., *vôtrë*. *Vôtrou sô* è *vôtrë flur*, vos sous (argent) et vos fleurs.

3^e personne du pluriel

Leur, *lour* ; fém., *louro* ; plur. masc., *lourou* ; plur. fém., *lourë*. *An orantsou lourë truffe*, ils ont arraché leurs pommes de terre ; *louro tcheno o crovo*, leur chienne a crevé ; *ô trion lourou pë*, ils trient leurs pois, c'est-à-dire ils divorcent.

1^e personne du pluriel

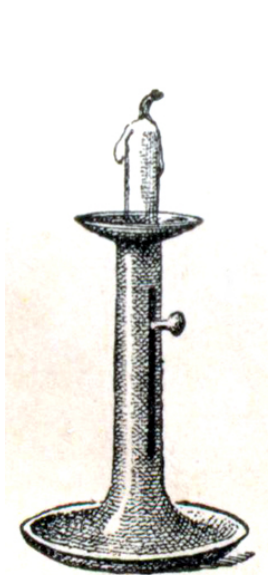
Notre, *nôtru* ; fém., *nôtro* ; plur. masc., *nôtrou* ; plur. fém. *nôtrë*. On dit aussi souvent : *nôtron* à la place de *nôtru* ; *nôtron borô*, notre employé ; *nôtro vatche* è *nôtrë fë*, notre vache et nos brebis. Il y a aussi des élisions ; *nôtr'abru*, ou bien *nôtrun'abru*, notre arbre ; *nôtr'otsu*, ou bien *nôtrun'otsu*, notre hache.

¹ Les "on" de ces possessifs sont toujours un peu sourds (cf. wagon).

B – Les pronoms possessifs

C'est l'adjectif possessif précédé de l'article. Il peut être sujet seul.

Le mien, *le mi*; fém., *lo mio*; plur. masc., *lou mi*; plur. fém., *lé mië*. Au pluriel féminin on dit aussi : *lé mi*; è *por^yu lé mi* ou *lé mië*, j'ai perdu les miennes.



Lo tsandyalo



Lo lampo o pétrole

celle que ma grand-mère appelait

me n'électricité



l'électricité

Le tien, *le tyi*; fém., *lo tyo*; plur. masc., *lou tyi*; plur. fém., *lé tyë* (ou *lé tyi*). *A lou tyi, me è lé mi* (ou *lé mië*), tu as les tiens, moi j'ai les miennes. *Lo tyo*, c'est aussi une languette de pin pour éclairer jadis.

Le sien, *le chi*; fém., *lo cho*, plur. masc., *lou chi*; plur. fém., *lé chë*. *Tsakun ékin chi* : à chacun ses affaires. Cette phrase se dit très souvent dans des cas très divers : "chacun a ses difficultés" ou "à chacun son bien", partageons équitablement.

Le nôtre, *le nôtru*; fém., *lo nôtro*; plur. masc., *lou nôtru*, plur. fém., *lé nôtre* ou *lé nôtrë*. *Amou mè lé nôtrë* (*lé nôtre*), j'aime mieux les nôtres (fém.). *Amou mè lou nôtru*, j'aime mieux les nôtres (masc.).

Le vôtre, *le vôtru*; fém., *lo vôtro*; plur. masc., *lou vôtru*, plur. fém., *lé vôtre* ou *lé vôtrë*. *Pregné bian lou vôtru, léssa lou nôtru*, prenez bien les vôtres, laissez les nôtres (masculin).

Le leur, *le lour*, fém., *lo lour*; plur. masc., *lou lour*; plur. fém., *lé lour*; *Rin lou lou lour*, rends leur les leurs (masculin); *ékou lou lou lour*, bats-leur les leurs (chars de gerbes); *ékou lou lé lour*, bats-leur les leurs (gerbes).

3 - Pronoms et adjectifs démonstratifs

A – Adjectifs démonstratifs

L'adjectif détermine le nom en y ajoutant l'idée de direction, d'intention.

- Ce, *ce* ; *ce que vouyïn faire*, ce que je voulais faire. *Ce que te dyö*, ce que je te dis.

Parfois le démonstratif saute : *é se que parle*, c'est lui qui parle ; *é yèlou que venon*, ce sont eux qui viennent, littéralement : "(c)'est eux qui viennent", comme dit le mauvais français de Saint-Etienne.

É me, orivou, c'est moi, j'arrive.

- Ce, cet, *kö*, plur., *klou* ; *klou sular*, ces souliers ; *klou ba*, ces bas ; cette, *klo* ; plur., *klë* ; *klo pôrto é sora*, cette porte est fermée ; *klë veyè son mië*, ces affaires sont miennes.

Mais si le mot commence par une voyelle le *kö* se transforme : *kel'abru*, cet arbre ; *kel'ouomou*, cet homme ; plur., *kle z'abru*, ces arbres, *kle z'otsou*, ces haches.



L'éclo :
tegne tsö o lou pié

Une vire-langue : *ékön klo klo dyïn kl'éclo*, cache cette clef dans ce sabot.

Ex. : *ékö é pa ple*, celui-ci n'est pas plein.

éklë fene son vegnyë, ces femmes-là sont venues.

et'ekö, c'est celui-ci, *é pa éklë*, ce n'est pas celles-ci.

Mais le patois aime bien les précisions :

ékö de che, celui qui est là, tout près, ou bien : *ékö de tyë*.

ékö de lè, celui qui est là-bas ; *ékö d'odyé lè*, celui de là-bas, le plus loin.

ékö de sè, celui qui est de ce côté, là-bas.

ékö d'ochu, celui de là-haut.

ékö d'olïn, celui d'en bas.

- Ça, *ékin* (neutre) ; *ovizo ma ékin*, regarde donc ça.

m'o dye ékin, il m'a dit ça.

Tous ces pronoms, masculins, féminins, singuliers, pluriels, ou neutres peuvent s'accompagner de la désignation vue plus haut : *de tyë*, *de lè*, *d'ochu*, etc.

Ex. : *ékin d'ochu vo mi qu'ékö qu'odyussé*, celui d'en haut vaut mieux que celui que tu amènes (littéralement : "ça d'en haut").

- Les compléments de verbe : *z'*, *zö*, *ye* ; ça, ceci.

zö savou, je le sais ; *sondzo ye*, songes-y.

z'aj pa veyu, je ne l'ai pas vu.

dye ye zö, dis-le lui ; ici *zö* = ça ; *ye*, à lui.

En effet ye peut avoir plusieurs sens :

a/ ye, ça, ceci ; *sondzo ye*, songes-y.

b/ ye, à lui, à elle ; *montre ye zö*, montre-le-lui.

c/ ye, ici, là ; *ye veyu re*, je n'y vois rien.

- Le même, *le mémou*, fém., *lo mémo* ; plur. masc., *lou mémou* ; plur. fém., *lé même*.

Lou mémou z'ouomou dyon tudzour lé mémé veyè, les mêmes hommes disent toujours les mêmes choses.

Lo mémo, littéralement "la même", signifie souvent : oui, d'accord, je veux bien.

Ex. : *ô vené ? – lo mémo*, tu viens ? – d'accord ? "La même", comment on dit à Saint-Etienne dans un français à peine sorti du patois.

4 - Pronoms relatifs

Le pronom relatif unit deux propositions en représentant dans la seconde le nom ou le pronom de la première, appelé antécédent.

- Qui (sujet), *que* ; *lo feno que m'ovize*, la femme qui me regarde.

- Dont, *don* ; *le yubre don te parlu*, le livre dont je te parle. Mais on l'emploie assez peu. On préfère laisser une faute de grammaire patoise et dire : *le yubre que te parlu*.

- Que (complément direct), *que* ; *l'ouomou que vèyu*, l'homme que je vois.

- À qui : *o ko*, *lo feno o ko m'odrèssu*, la femme à qui je m'adresse. Pareil au pluriel : *le mondu o ko parlu*, les gens à qui je parle. *Lé fene o ko è vindyü me z'j*, les femmes à qui j'ai vendu mes œufs.

- Pour qui, *po ko* ; *po ko vè klo veyä* ? Pour qui est cette chose ?

- Par qui, *po ko*, *porko* ; *é t'éto morunö po ko* ? (ou *por ko*), Il a été réprimandé par qui ? Ou bien, *s'é fait morunä por ko* ? Il s'est fait disputer par qui ? Mais on préférera dire : *ko vè que l'ö morunö* ? Qui est-ce qui l'a disputé ?

5 - Pronoms, adjectifs, adverbes interrogatifs

- Est-ce que ? Ce mot n'existe pas en patois. Il est remplacé par le suffixe "ti" à la fin du verbe. Peut-être est-ce un reste du t'il français ?...

Ex. : *viendra-t-il ? vëndro tji ?* ; *est-ce que tu en as ? ô n'a tji ?* ou : *n'a tji ?* tout simplement.

Mais souvent le ton de la phrase suffit, comme en français.

- Qui est-ce qui ? *Ko vè que ?*

Ko vè que te z'o dyè ? Qui est-ce qui te l'a dit ?

- Qu'est-ce qui ? *Ke vè que ?*

Ke vè qu'a otsetö ? Qu'est-ce que tu as acheté ? ou *kék'a otsetö* ? Qu'as-tu acheté ?

- Quoi ? *Ke* ? *Kéke* ? Parfois on peut utiliser indifféremment : *ke*, *kéke*, *ke vè* ? comme dans l'exemple au-dessus. Cependant il y a souvent une différence de sens entre l'emploi de *ke* et celui de *kéke*.

Ex. : *Kéke me dyi* ? Qu'est-ce que tu me dis ? Que me dis-tu ? Simple question.

Ke me dyi ? exprime plutôt la surprise : *que me dis-tu ?*

Ke me dyera ôro ? Que vas-tu me dire maintenant ?

Ne durcissons pas trop la nuance. On peut dire aussi : *kéke me dyera ôro ? Ca dépend du choix spontané de celui qui parle.*

- Qu'y a-t-il ? *Kéke yo ?*

Kéke yo dyin ko sa ? Qu'y a-t-il dans ce sac ?

- Quand ? *Okouro ?*

Okouro vindro ? Quand viendra-t-il ? Simple question.

*Okouro vindro ti ? Quand viendra-t-il ? Le *ti* exprime un sérieux doute, pas sûr qu'il vienne... *Ôro zö dyeran ti ? Maintenant le diront-ils ? Sous entendu : pas sûr !**

- Combien ? *Kan ? Combian ?*

Kan n'oye ? ou combian n'oye ? Combien y avait-il ?

Kan n'oye-ti ? comme plus haut : combien il y en avait ? Allez savoir ! Ou bien : dites-moi le chiffre exact ? ou bien encore : il y en avait très peu !...

- A quoi ? *O ke ? O deke ?*

O deke semble to veya ? A quoi ressemble ton affaire, ce que tu me montres, ce que tu viens de faire ?

- A qui ? *O ko ?*

O ko vë klo vésto ? A qui appartient cette veste ?

- Pourquoi ? *Porke ?*

Porke me dyi ékin ? Pourquoi tu me dis ça ?

Porke ché vegnu ? Pourquoi es-tu venu ? Sous-entendu : dis-moi la cause de ton déplacement.

- Pour quoi ? Pour quoi faire ? *Por ke ? Po de ke ? Po ke faire ?*

*Po ke faire ché vegnu ? Tu es venu pour quoi faire ? Là aussi on peut dire : *por ke faire*, ou simplement *por ke*.*

*Po de k'é faire ? Pour quoi est-il fait ? A quoi ça sert ? ou bien : *por k'é faire* ? C'est pour quoi faire ?*

- Comment ? *Coumo ? de quelle façon ? de tyuno fossu ?*

Coumo vindra demouo ? Comment viendras-tu demain ?

- Quel ? *tyun* ? fém., *tyuno* ; *tyuno vésto prènu ? quelle veste je prends ? plur., *tyun* ; fém., *tyuné* ; *tyuné fene a veyu ? quelles femmes as-tu vues ?**

- Lequel, le *tyun* ; fém., *lo tyuno* ; plur. masc., *lou tyun* ; plur. fém., *lé tyune*. *Lé tyune que foran mi ? Lesquelles feront mieux ?*

Ne pas confondre : *tyun*, lequel, avec *tyun*, vieux mot patois qui signifie où : *tyun ché ? où es-tu ?* Rarement employé.

6 – Adjectifs et pronoms indéfinis



Clocher de Chazelles-sur-Lavieu

*Lou Tsozelar oyon pa fran
le mémou potué que ne z'otru*

- Quelqu'un, *kok'un* ; fém., *kok'uno* ; plur. masc., *kokou jun* ; plur. fém., *koké june* ; *koke jun z'an veyu*, quelques-uns l'ont vu. A Chazelles et à Gumières, on dit : *kokou zun*, quelques-uns

- Quelque, *koke* ; fém. *koko* ; plur. masc., *kokou* ; plur. fém., *koké*.

Yoye be kokou motsan o la fèrye, il y avait bien quelques marchands à la foire. Ou bien : *y oye be koke mortsan*, il y avait bien quelques marchands...

- Quelque chose, *koko vey*, très employé. *Vèyé-ti koko vey* ? Vois-tu quelque chose ?

- Chaque, *tsake*, invariable. *Ekin vin de tsake la*, ça vient de chaque côté. *Tsake pôrto o so clo*, chaque porte a sa clef.

- Chacun, *tsakun* ; fém. *tsakuno*. *Tsakun son tour*, chacun son tour ; *tsakun ékin chi*, à chacun ses affaires, littéralement "à chacun ça sien" ; *tsakun fai ce que pö*, chacun fait ce qu'il peut ou bien "*tsakun !*" seul... ; *é coumo tsakun*, c'est comme chacun, chacun agit à sa guise.

- Un certain, *in to* ; fém., *no talo* ; *é vegnu in to*, un tel est venu.

- N'importe qui, *n'impôrte ko*. *N'impôrte ko que venèze souono me*, n'importe qui qui vienne appelle-moi. Il demande le subjonctif.

- Personne, *dindyu* (latin : *nec unus*, pas un).

- Quiconque, *ko que sèze* (qui que ce soit). Demande le subjonctif. *Ko que sèze que sunèze bado pa*, qui que ce soit qui sonne n'ouvre pas. On peut dire aussi au futur : *Ko que sèze que sunoro*, comme en français.

- L'un l'autre, *van l'otru*. *Se monton le couo van l'otru*, ils "se montent le coup" l'un l'autre. Plur., les uns les autres, *le ju le z'otru*. *Ô se baton le ju le z'otru*, ils se battent les uns les autres.

- Ni l'un ni l'autre, *gne vun gne l'otru* ; plur., *gne le ju gne le z'otru*.

- Aucun, *ôtyun*, fém., *ôtyuno* (rarement employé). *D'u que yo zö savon*, d'aucuns le savent. On préfère dire : *koko jun zö soyon*, quelques-uns le savaient.

7 - On, pronom indéfini

Ce "on" mérite une étude à lui tout seul sans que l'on puisse arriver à une certitude sur son emploi. Il se traduit par *nan* mais il est moins employé que notre on.

Nan z'o l'èr de le crindre, on a l'air de le craindre. Est-ce parce que notre patois aime les précisions et que le "on" lui semble trop vague, trop indéterminé ? Ou bien est-ce pour se rapprocher du latin qui ignore le "on" ? Aussi son emploi semble tout en nuances.

Le *nan* est utilisé quand on parle en général : *Nan se vetyi bian kan dzale*, on s'habille bien quand il gèle. *Nan biö kan nan z'o se*, on boit quand on a soif.

Il faut souvent se demander qui parle et de quel endroit. Car *nan* est utilisé si le locuteur est concerné seul ou avec d'autres. C'est le *nan* inclusif. *Nan z'o se*, on a soif (moi avec) ; *Nan n'in pö plu*, on n'en peut plus (moi avec).

Il y a cependant des exceptions, à cause des lieux où l'on parle. Exemple : nous sommes dehors face à une porte close et nous nous questionnons : "On sonne ?" La traduction : *nan souone ?* est juste car je suis concerné. Mais il serait mieux de dire : *sunin-ti ?* est-ce que nous sonnons ? Question de flair là encore.

Le *nan* n'est pas employé si d'autres seuls sont concernés. Exemple : On bavarde de l'autre côté (sans moi !), alors on traduit : *Se coutardzon de l'otru la*, ils bavardent de l'autre côté.

Autres exemples de non-emploi de *nan* :

- "Quelqu'un vous téléphone à midi : Que faites-vous ? - On mange". En patois il faut traduire : *Kokun vou téléphone o mëdye : Que fojë ? – Ô mindzin*. Si nous répondons *nan mindze*, ça veut dire on mange parce que c'est l'heure, ça entre dans le cas général. Mais *ô mindzin* est la bonne réponse à une question précise, sans le on : nous mangeons.

- "On vous appelle de la cour : Vous venez ? – On vient". Se traduit par : *Kokun vou souone de lo cour : Vegné-tj ? – Venin*. On ne met pas *nan*, car nous ne sommes pas dehors pour le premier on ; et pour le 2^e ça semblerait tomber dans le cas général, alors que *venin*, nous venons, indique une décision prise, en réponse à la question.

Comme en latin on peut remplacer on par l'impersonnel passif, même si on est dans un cas général. Exemple : *se mindzoro guère de nouë éket'an*, il ne se mangera guère de noix cette année. On peut dire aussi : *Nan mindzoro guère de nouë* ou bien : *Mindzorin guère de nouë...*

L'expression : on dit. En latin : *dicitur*, il est dit, il se dit. En patois *zö dyon*, ils le disent. Si on formule *nan zö dye*, ça signifie que moi aussi je le dis. *É no veyo que nan dye*, c'est une chose qu'on dit parfois, et moi avec ; *é no veyä que dyon* : c'est une chose que les gens disent.

Pour ce "*nan*", comme dans d'autres cas, c'est l'art du bon patoisant qui lui fait trouver automatiquement la bonne solution.

Nan borèye avec kö nan, on bataille avec ce "*nan*". Et moi avec, qui ai bataillé – *boreyo* – pour arriver à préciser les règles d'application de ce "*nan*" si chatouilleux.

II - Adjectifs numéraux : cardinaux, ordinaux et distributifs

1 – Adjectifs cardinaux : ils marquent le nombre

- Un, vun, fém. veno ; yon, fém. yuno. L'emploi de yon fait "vieux patois".

gn'o vun, il y en a un ; *Nè pà veyu veno*, je n'en ai pas vu une.

gn'o veno qu'é vegnuo, il y en a une qui est venue.

Une locution très employée : *mè que d'uno*, littéralement plus que une, ça veut dire qu'il y a beaucoup de choses diverses ; *è otsetò mè que d'uno*, j'ai acheté un tas de choses. *A veyu de mondu ? N'è veyu mèke d'un*, tu as vu du monde ? J'en ai vu beaucoup.

- Aucun, ôkun ; fém. ôkuno ou ôtyun, ôtyuno.

Y oye ôtyuno soluchon, il n'y avait aucune solution.

- Personne, dindy, invariable.

- Rien, re ; plus rien, re plu (cf. le mauvais français : rien plus).

O re plu o me dyere, il n'a plus rien à me dire.

- Deux, dou ; fém. douë ; comme en latin, le patois dou s'accorde au genre de la personne ou de la chose désignées.

y oye ma douë fene, il n'y avait que deux femmes.

è veyu dou trë fene, j'ai vu deux ou trois femmes (sans le féminin), le nombre est vague, indéterminé. On peut dire aussi : *è veyu douë trë fene*.

- Trois, trë ; trë dzour opré, trois jours après ; trë reste invariable comme en français.

- Quatre, katre, katru à Gumières.

Le patois n'hésite pas à faire des liaisons mal à propos : katre z'i : quatre œufs, mais on dit toujours : katre ure, quatre heures.

- Cinq, chïn. Notons ici une bizarrerie avec le mot heure et les chiffres 5 et 9.

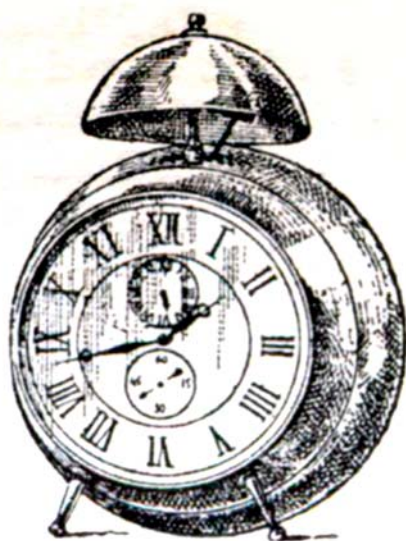
On dit : chïn k'oure, et non : chïn k'ure ; növ'oure et non növ'ure, cinq heures, neuf heures. Pourquoi cette double et unique exception ? Je l'ignore.

On dit : chïn k'oure è chïn, douë z'ure è dë, cinq heures cinq, dix heures dix.

On ajoute la conjonction et jusqu'à dë z'ure è dyemi, inclusivement (10 heures et demie) après on le supprime : dëz z'ure trë kar, deux heures trois quarts.

- La suite des nombres est normale :

së, set, uit (ou vut, vuit), nö, dë, onze (ou vonze), duze, treze, kotôrze, kïnze, seze, dye set, dyeje uit, dyeje nö, vïn, vïnte vun (sans et), vïnte dou, etc.



Etye è douë z'ure moïn kar

Idem après trente : trïnto, trïnto vun, trïnto dou... koranta, chinkanto, soissanto, soissanto dë (septanto), katre vïn, katre vïn dë, san, etc.

Mille, mïlo ; un millier, in miyé, mïl'an, mille ans.

2 – Adjectifs ordinaux, marquant le rang ou l'ordre :

- Le premier, le *prumé* ou le *prumié* ; fém., *lo prumère* ; plur. *lou prumé* ou *lou prumié*, *lé prumère*.

Le prumié de lo clache é se, le premier de la classe c'est lui.

Lé prumère dzolè de l'in doré, les premières gelées de l'automne.

- Le deuxième, le *segon*, rarement le *douëjémou* ; fém., *lo segondo*, *lou segon*, *lé segonde*

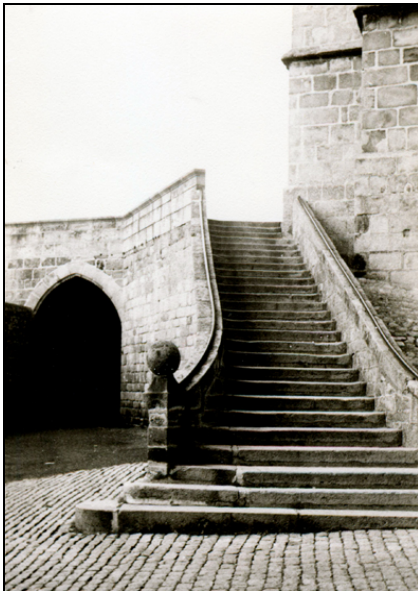
La paire, le *porye* ; *in porye de biö*, une paire de bœufs.

- Le troisième, le *tréjémou*, fém., *lo tréjémo*, plur., *lou trejémou*, *lé tréjéme* (fém.)

Ensuite : le *katré**mou* ou le *katriémou*, le *chïnkémou* ou le *chinkié**mou* ou le *chintiémou*... le *déjémou*, le *centiémou*, etc.

Lo duzeno, la douzaine ; *n'in baye treze o lo duzeno*, il en donne treize à la douzaine.

3 – Adjectifs numériques distributifs ; ils distribuent les objets ou les gens en groupes déterminés.



*Le z'étsoyé de Sin-Boune se monton pa
fochelomin katre o katre.
Fo pa ové le pou cour*

- Un à un : *vun o vun* ; fém. *veno o veno*.

Fo intra vun o vun, il faut entrer un à un. On dit aussi : *vun opré l'otru*, l'un après l'autre.

- Deux à deux (donc par deux) : *dou o dou*, *dou por dou* ; fém. *douë o douë*.

Filon dou o dou, ils partent deux par deux ; *n'in véra douë o lo vë*, tu en verras deux (fém.) à la fois.

- Trois par trois : *tré po tré* ou *tré o tré* ; ou plutôt : *tré o lo vë*, trois à la fois.

Monte le z'etsoyé katre o katre, il monte les escaliers quatre à quatre.

- Les uns, le *ju* ; le *ju d'un la le z'otrou de l'otru*, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

le ju le z'otru, les uns les autres ; *lou tchi se mörzon le ju le z'otrou*, les chiens se mordent les uns les autres.

4 – Adverbes numériques

- Une fois, *no vë*.

- Deux fois, *douë vë*.

- Trois fois, *tré vë* se dire rarement. On préfère *tré couo*, littéralement "trois coups" On met toujours "couo" à la suite des autres chiffres : *chïn couo*, cinq fois, *dë couo*, dix fois etc.

Me z'a dyë dë couo, tu me l'as dit dix fois.

III - Les prépositions

Le terme préposition vient du latin : *prae - positus*, posé devant. La préposition est un mot invariable qui unit deux autres mots en exprimant les rapports qu'ils ont entre eux : de temps, de lieu, de cause, de manière...

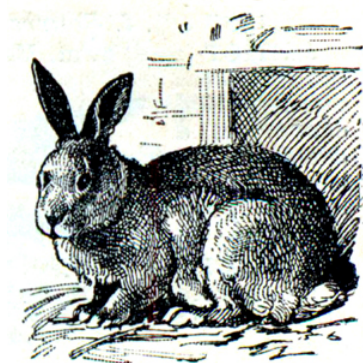
Avec les prépositions nous rencontrerons des mots qui ont été tirés des adverbes. Certains ont déjà été inscrits dans le cahier *Voyage au centre du patois*, p. 32. Nous en tirerons de nouveaux qui ont été oubliés. Nous verrons aussi diverses locutions très employées : locutions adverbiales (ex. : en avant), prépositives (ex. : près de), conjonctives (ex. : pendant que)... Il me semble que nous n'arriverons pas à les dénicher toutes !...

1 - Prépositions de lieu

A - Marquant l'origine

- Depuis, *dunpĕ*, *du prenan*

Fo bessā dunpĕ le mur, il faut bêcher depuis le mur ; la préposition, comme en français vaut pour le lieu et le temps ; *é moladu dunpĕ (du prenan) oyé*, il est malade depuis hier.



- De, *de* ; *l'égô de lo rivĕre*, l'eau de la rivière.

- Du, *dö* ; *l'égô dö rĭ*, l'eau du ruisseau.

- Des (masculin, pluriel), *de lou* ; *le fôumouré de lou lopĭ*, le fumier des lapins.

- Des (féminin, pluriel), *de lé* ; *l'égô de lé fon*, l'eau des fontaines.

Comme en français ce "de" se combine avec des adverbes pour donner des locutions adverbiales : *de che*, d'ici, *de lè*, de là-bas, *de vé*, de chez.

Jean de vé Sin Dzouan, Jean de Saint-Jean (habitant ou issu de Saint-Jean).

Jean de vé Bounaire : le lieu d'origine de ma famille maternelle : Jean de Bonnaire, le nom qui m'est resté.

B - Marquant la direction

- À, *o* ; ex. *Vo o lo fĕrye* ;

ô, ex. *lo vatche vè ô biö*, la vache est en chaleur (littéralement : va au bœuf) ;

olin ô mortso, nous allons (on va) au marché ;

- Aux, *o lou* (masculin), *o lé* (féminin) ; *vo o lé mĕsse*, je vais aux messes (de quarantaine ou du bout de l'an) ; on dit aussi : *vo de mĕsse*.

ola o lou tsampignou, aller aux champignons ;

ola o lé trufe, aller ramasser les pommes de terre ;

Avec l'élision devant une voyelle : *ola o le z'ôlagne*, aller aux noisettes ou bien : *ô z'ôlagne*.

- Vers, *vé*, avec plusieurs emplois possibles :

Olin vé Morô, nous allons à Marols (lieu où on va)

Ovizo vé lo vijo, regarde du côté de Montbrison (direction)

Ovizo vé lo cavo, regarde à la cave (lieu précis)

Olin vé lou viji, allons chez les voisins.

- Chez, *tché*, avec des emplois variables :

Demougre tché nou, il habite chez nous (lieu précis)

Vo tché vou, je vais chez vous (direction)

No fille de tché un to, une fille de chez un tel (l'origine)

- Jusque, *djuke*, parfois *d'indjuke* (ça fait vieux patois). Le mot indique un terme, un lieu ou un temps.

Éra djuk'etye, tu iras jusque-là

Devalo d'indjuke le ri, descends jusqu'au ruisseau

Porora djuko dë z'ure, tu gardera les bêtes jusqu'à dix heures.

La locution conjonctive : jusqu'à ce que, *djuke que ou djuko ce que*. Comme en français elle est suivie du verbe au subjonctif ou au futur.

Demourora djuko (ce) que te z'ö dyezëzo, tu resteras jusqu'à ce que je te le dise.

Demourora djuko que te z'ö dyerë, tu resteras jusqu'à ce que je te le dirai.

C – Marquant un lieu précis

- Devant, *dovan*, *ovan*, pour le lieu et le temps.

Venö dovan yé, je vins avant-hier

Filo ma dovan, pars seulement devant, en avant de moi.

dovan a un autre sens dérivé, le premier d'une série : *Së orivo dovan*, je suis arrivé avant : je suis arrivé avant les autres. il souligne davantage la victoire que le français, je suis arrivé devant.

Comme en français *dovan* est employé comme nom commun :

Le dovan de lo mësu, le devant (la façade) de la maison.

Au devant, *ô dovan* ; *tin te ô dovan dô bëtya*, tiens-toi au devant des bêtes.

- Derrière, *doré*, indique une localisation.

Filo ma doré, pars derrière moi.

Lui aussi est employé comme nom commun : *è ma veyu le doré*, je n'ai vu que le derrière.

L'adverbe arrière, *aré*, *in'aré*, *orëre* ou *orié*. *Orëre Blondo*, en arrière Blonde (dit à une vache). Le mot arrière se dit *oré* (féminin *orëre*) dans les locutions : *orëre gardo*, arrière-garde ; *orëre cour*, arrière-cour.

- Au-delà, cette locution prépositive est rarement employée, *ô dela*. On préfère dire *de l'otru la*, de l'autre côté ; ou employer le verbe *contropossa*, aller au-delà. Il est parti au-delà se dit : *o controposso*, ou bien : *o filo plu loin*, il est parti plus loin, *o filo de l'otru la*, il est parti de l'autre côté.

- Dans, *dyin*, utilisé pour le lieu et le temps.

Monto dyin le tsar, monte dans le char.

Dyïn le tin, dans le temps, autrefois, jadis ; terme très employé.

L'adverbe dedans : *dedyïn* ou parfois *in dyïn*.

Poso ékin dedyïn, pose ça dedans, ou à l'intérieur.

Se gate in dyïn, ça pourrit de l'intérieur.

- Contre, *contro*, a deux sens possibles :

. à côté, *tu contro* (on dit aussi : *decontro*, sans rien ajouter) : *osseto te contro me*, ou *decontro*, assieds-toi à côté de moi.

Së osseto de contro, je me suis assis à côté (de lui, du mur, etc.)

. contre, en opposition : *dzouora contro me*, tu joueras contre moi.

- Entre, *intre*, pour le lieu ou le temps.

Demougre intre Sin Dzouan è Sulémi : il habite entre Saint-Jean et Soleymieux.

Orivoru intre nõ è dé z'ure, il arrivera entre neuf et dix heures.

Ce mot entre souvent en composition : *intre më*, *intre mi*, entre les deux.

Ossète te intremé, assieds-toi entre nous deux (les deux).

Intrebaya, entrebâiller ; *introfitsuna*, tout mélanger ; *intrelorda*, entrelarder.

- Le long de, *le lon de* ; *dô lon de* ; le long de la rivière, *le lon dö ri*. On dit souvent : *poso le dö lon*, pose-le le long de... du mur, du chemin...

- En face, *in fache*

Locution adverbiale : *ovizo me in fache*, regarde-moi en face.

Locution prépositive : vis-à-vis ; *viz'o vi, in fache* ; *demougron in fache*, ils habitent vis-à-vis, ou bien ils habitent en face du lieu où nous sommes, devant nous.

- Sur, *chu* : indique une situation dans le temps ou sur un lieu.

L'è pôsq chu lo trablo, je l'ai posé sur la table.

Orivoru chu lé dě z'ure, il arrivera sur (vers) les dix heures.

Chu indique aussi une direction ; *fo jomaj batyi chu bje*, il ne faut jamais bâtir face à la bise.

La locution adverbiale : "sens dessus dessous" se dit : *sin dechu dessu*. On emploie *sin*, sans, d'où le mauvais français : "sans dessus dessous".

- L'adverbe dessus, *dechu*

Pozo ze dechu, pose-le dessus.

- Sous, *su* ; *le tsä o possu su le drissö*, le chat est passé sous le buffet.

- L'adverbe dessous, *dessu* ; au-dessous, *ô dessu*.

Ôro le dessu, il aura le dessous, il perdra. Ou bien il aura le dessous de la part... du panier...

- Autour, *ôtour* pour le lieu ou le temps.

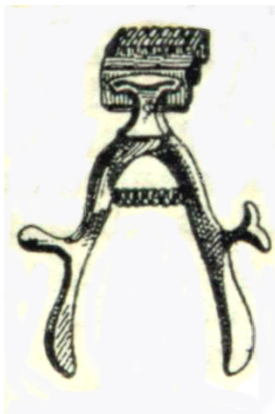
Dyô être ôtour de katr'ure : il doit être autour de quatre heures.

Lou tovan viron ôtour dô bëtyä : les taons tournent autour des bêtes.

Vira ôtour dö pu : tourner autour du pou, c'est-à-dire discuter pour arriver à conclure. En patois on tourne autour du "pou" et non pas du "pot" !

- Alentour, *olintour* ; *ô viron olintour*, ils tournent alentour.
- Au milieu, locution prépositive, *ô métan* ; *ô métan dô prouo*, au milieu du pré.

On dit parfois : *ô mē* ou *o mē* ; *vindro o mē vépru*, ou *ô mē dô vépru*, il viendra au milieu de l'après-midi. Le *mē* semble s'utiliser surtout pour le temps, plus rarement pour un lieu. Cependant : *o mē londzou*, à mi-longueur.



Po tondre rajebu

- Près de, *pré de* ; *demouoron pré dô bour*, ils habitent près du bourg. Mais on préfère dire *demouoron pa loin*, ou bien : *rajebu*, ou bien : *o couto dô bour*.

Rajebu ou *radjebu* est très employé (cf. rasibus). *M'o tondju rajebu*, il m'a coupé les cheveux courts.

Dyö être pré de tré z'ure : il doit être près de trois heures. On préfère dire : *dyö être pa loin de tré z'ure*, ou bien : *kaje tréz'ure* : quasi trois heures.

Parfois près est remplacé par prouotsu de : proche de ; *é prouotsu de vint'an*, il va avoir vingt ans, il est proche de vingt ans.

- Travers : employé comme locution prépositive ou adverbiale, le mot a des sens divers :
 - . À travers, *o trovar* a deux sens ; je vois à travers, *vèyu o trovar* ; à travers champ, *o trovar tsan* ; ou bien *o trovar*, en désordre, éparpillé ; *z'o tu léssu o trovar*, il a tout laissé en désordre. On dit aussi : *in bikaino*, en travers ; *in mûr batye in bikaino*, un mur bâti hors alignement.
 - . En travers, *in trovar* ; *l'é pôso in trovar*, je l'ai posé en travers.
 - . Au travers, *ô trovar* ; *ô vèyu ô trovar*, je vais au travers (ou *o trovar*, cf. plus haut).
 - . De travers, *de trovar*, *m'ovizé be de trovar*, tu me regardes bien de travers.
 - . À tort et à travers, *o tôr è o trovar* ; *ô parlé o tôrè o trovar*, tu parles inconsidérément. Expression : *mindza o trovar gôrdje*, manger avec les doigts, littéralement : "manger à travers bouche", gloutonnement.

2 – Prépositions de temps

- Avant : *ovan* ; *orivora ovan mē*, tu arriveras avant moi.

En avant, *in'avan*, "je suis arrivé en avant" , *sé orivo in'avan* ; *in'avan Blondo*, en avant Blonde, dit-on à la vache. Comme arrière, le mot avant entre en composition : avant-train, *ovan-trin* ; avant-hier, *dovan yé* ; avant-garde, *ovan gardo* ; avant-bras, *ovan bra*.
- Après, *opré* ; *orive tudzour opré le z'otru* ; il arrive toujours après les autres.

Les après-midi : *le z'opré mēdye*.

D'après, *d'opré* ; *d'opré te que vë klo veyà ?* D'après toi qu'est-ce que c'est que ça ? Cours-lui après, *cour ye opré*.

Se fai cour opré, il exige des sourires et des courbettes ; cf. "se faire courir après".
- Pendant, *pindin*. Le mot se dit rarement : *pindin lo mēssu*, pendant la messe.

Mais on dit plutôt, *dô tin de lo mēssu*, du temps de.

Pendant la guerre, *dô tin de lo garo*, ou mieux, *dô tin garo*.

Pendant que, *dô tin que* ; *dô tin que te vétyissé*, pendant que tu t'habilles.

3 – Prépositions de manière

- Avec : *ovec*, *ô* ; *vîndrê ô vou*, *vîndrê ovec vou*, je viendrai avec vous.

Mettre *ô* à la place de *ovec* indique un patois plus pur.

Vîndu lo mĕsu ovec le bian, ou *vîndu lo mĕsu ô le bian* : je vends la maison avec le bien (la propriété). La deuxième forme est préférable en bon patois.

On ne met pas *ô* si le mot suivant commence par une voyelle. On met *ovec* ou bien on ajoute une syllabe : il vient avec un bâton : *ô vîn ovec in bâtu* ou bien : *ô vîn ô d'in bâtu*.

- Pour : *po* ; *fo no poura po lo supo*, il faut un poireau pour la soupe.
- En : *in* ; *parle ye pa in potué*, ne lui parle pas patois (en patois).

Sĕ vegnu in'ôtô, je suis venu en auto.

O filo in'Omĕrique, il est parti en Amérique.

- Sans : *sin* ; *z'ô tîn sin trimbla*, il le tient sans trembler.

É de mondu sin re, ce sont des gens sans rien. On dit aussi : *sin le sĕ*, sans le sou.

- Sans cesse : *sin cĕsso* ; se dit rarement.

Ô plĕ sin cĕsso, il pleut sans cesse ; on préfère dire : *orĕte pa de plĕre*, il n'arrête pas de pleuvoir. De même : *orĕte pa de dyere*, il parle sans cesse ; *orĕte pa de plura*, il pleure sans arrêt, etc.

- Sans doute : *sin duto* ; se dit rarement.

Vîndro sin duto, il viendra sans doute. Mais on préfère dire : *d'ozar que vîndro*, littéralement "d'hasard qu'il viendra" ou bien : *vîndro sin sĕbĕ*, il viendra, littéralement "sans savoir", locution très employée. Ce "d'ozar" est très utilisé pour affirmer quelque chose.

S'il y a doute, on met : *betô*, *betô be* ou *beyo*, *beyo be* ; *vîndro betô be*, il viendra peut-être, pas sûr.

Tu l'as vu ? bien sûr ! L'a veyu ? d'ozar !

- Sauf : *sĕf*

An tou réuche sĕf se, ils ont tous réussi sauf lui.

Te lirĕ tu sĕf lo fyĕ, je te lirai tout sauf la fin.

Mais on préfère remplacer *sĕf* par : *o par* ; *o par ékin*, à part ça.

An tou réuche o par se, ils ont tous réussi à part lui.

- Environ, *inviron*

Demouoron ô z'inviron de Yon, ils habitent aux environs de Lyon.

Coute inviron cen fran, il coûte environ 100 francs.

On préfère souvent remplacer *inviron* par *o pe pré*, à peu près.

Coutĕve o pe pré chinquante sĕ, il coûtait environ cinquante sous (c'est-à-dire 2,50 F) ou bien *coute dyin lou chinquante sĕ*.

IV - Les conjonctions

La conjonction est le mot invariable, la particule, qui unit les mots entre eux ou les propositions entre elles. Parfois on rencontre une locution conjonctive, composée de plusieurs mots : de sorte que, si bien que... On distingue :

- Les conjonctions de coordination qui unissent des mots, des propositions de même nature ou des phrases complètes. Exemples : le frère et la sœur ; ce gros arbre résiste au vent mais craint la foudre.

- Les conjonctions de subordination qui unissent deux propositions dont la seconde est subordonnée à la première ; elle en dépend ou elle l'éclaire. Exemple : je ne vois rien car il fait nuit.

1 – Conjonctions de coordination, ou locutions conjonctives

A - Certaines apportent un plus, un sens positif

- Et, è ; comme en français, elle est très employée, souvent seule, ou bien elle entre en composition avec d'autres conjonctions.

Vindrò le yu è le mar, il viendra le lundi et le mardi.



Lo vatche è son vé

- Et aussi, è ôche ;

Y ôrò lo vatche è ôche son vé, il y aura la vache et aussi son veau.

- Et même, è mémou ;

Vindrè demouò è mémou opré demouò, je viendrai demain et même après-demain.

- Eh bien, è be ;

È be te vetyò sorvyè! eh bien te voilà servi !

- Et puis, è pě ;

E pě opré ékin n'ôro plu, et puis après ça il n'y en aura plus.

Une blague que l'on dit à un enfant ou à quelqu'un qui réclame toujours plus :

E pě, è pě in pě fai no gato è no gato fai de pě, et puis un pois fait un haricot et un haricot fait des pois.

- D'ailleurs, d'oyur ;

D'oyur te z'oyin be dye, d'ailleurs je te l'avais bien dit.

- Donc, don ; s'ajoute souvent à è be.

È be don soro tu poyò, eh bien donc ce sera tout payé.

On utilise souvent è be don comme formule creuse pour clore une conversation ou pour s'en aller : è be don, sous entendu "on n'a qu'à partir".

- Par conséquent, *por consékan* ;

O fai bou, por consékan ô yo odyu de recôrdo, il a fait bon, par conséquent il y a eu une bonne récolte.

- Pour cela, por ékin ;

è por ékin que te souonu, c'est pour cela que je t'appelle.

- De plus, de plu ;

de plu prindra de pétrole, de plus tu prendras du pétrole.

- Non seulement, non sulomin ; il attend toujours un "mais".

Non sulomin fai pa tso ma ô dzale, non seulement il ne fait pas chaud mais ça gèle.

B - D'autres conjonctions apportent un moins, un sens négatif.

- Mais, ma ; cf. l'exemple précédent ;

ô vö vegni ma n'è pa chur, il veut venir mais il n'en est pas sûr.

- Au contraire, ô contrére ;

ère in vieu tsopè ? ô contrére ère in nö, c'était un vieux chapeau ? Au contraire c'était un neuf.

- Au moins, ô moin ; du moins, du moin ;

m'o dye que l'oye veyu, du moin zö creye, il m'a dit qu'il l'avait vu, du moins il le croyait.

- Cependant, cepindin ;

Me n'o pa porlo, cepindin z'ö soye, il ne m'en a pas parlé cependant il le savait.

- Ni que, gne que ;

Y'ai pa dye que zö soyin gne que l'oyin veyu, je ne lui ai pas dit que je le savais ni que je l'avais vu.

- Ou, ou

Vindro dyomindje ou dye yu, il viendra dimanche ou lundi.

Les conjonctions françaises : ainsi, car, or n'existent pas en patois. On les remplace par d'autres conjonctions ou des périphrases.

- Je ne mange pas car je n'ai pas faim : mindzu pa possequ'è pa fan.

- Il s'est levé, ainsi il pouvait mieux voir : se levè, ôche pouye mi vère.

- Il entra à la boulangerie, or il n'y a avait plus de pain : intrè dyin lo boulongzorio ma y oye plu de pan.

2 – Conjonctions de subordination

A - Le but

- Pour, po, avec l'infinitif

Vindro ma po dyina, il ne viendra que pour dîner.

- Pour que, po que, avec le subjonctif

Inchistorin po que zö fozèze, nous insisterons pour qu'il le fasse.

- Afin que, ofin que, avec le subjonctif ; ou ofin de, avec l'infinitif.

Les deux conjonctions sont très peu employées, on préfère : *po, po que*. On les utilise s'il s'agit de réaliser une chose importante.

Vindra ofin de zö défigni, tu viendra afin de le définir.

Vindra ofin que zö défignēzan, tu viendras afin que nous le définissions.

- De peur que, *de pö que* avec le subjonctif ; *de pö de* avec l'infinitif.

Etrèmo le de pö de le cossa, range-le de peur de le casser.

Etrèmo le de pö que se cossēze, range-le de peur qu'il ne se casse.

B - La conséquence

- De sorte que, *de sôrto que (in sôrto que)* avec le subjonctif.

Otsèto n'in in sôrto que n'oguēze pru, achètes-en en sorte qu'il y en ait assez.

In sôrto de, en sorte de, avec l'infinitif

Otsèto n'in in sôrto de n'in pru ovē, achètes-en en sorte d'en avoir assez.

- De telle sorte que, *de talo sôrto que*, avec le subjonctif ou l'indicatif.

Varso le sa de talo sôrto que n'in demourēze plu, verse le sac de telle sorte qu'il n'en reste plus.

Varso le sa de talo sôrto que n'in demouroro plu, verse le sac de telle sorte qu'il n'en restera plus.

- Par conséquent, *par consékān*, rarement utilisé.

Te z'oyin dye, por consékān zö soyi, je te l'avais dit, par conséquent tu le savais.

- Jusqu'à ce que, *djuko ke* avec le subjonctif ou l'indicatif.

Demouoro ye djuko que venēzo, restes-y jusqu'à ce que je vienne.

Demouoro ye djuko que vindrē : restes-y jusqu'à ce que je viendrai.

Parfois on dit : *d'indjuko* : *Fo opētā dindjuko demouo*, il faut attendre jusqu'à demain ("vieux patois").

C - La cause

- Parce que, *posse que*, avec l'indicatif

Vétyi te bian posse que dzāle, habille-toi bien parce qu'il gèle.

- Puisque : *puisque*

Te z'è pa dye puisque zö soyi, je ne te l'ai pas dit puisque tu le savais.

- Entendu que, *intindyu que* ; ce terme est plus fort que puisque

dycero lo mémo veyā, intindyu que se son bito d'ocôr, il dira la même chose, entendu qu'ils se sont mis d'accord.

- C'est pourquoi, *é por ékin que*

Z'a pā veyu é por ékin que te zö dyö, tu ne l'as pas vu, c'est pourquoi je te le dis.

D - La condition

- Si, *che*

N'in prindra che n'in vouglé, tu en prendras si tu en veux.

- Comme si, *coumo che*

Ché vétyo coumo che foje frë, tu es habillée comme s'il faisait froid.

- A moins que, *o moïn que*, avec le subjonctif.

N'otzetorë o moïn que n'en demourëze plu, j'en achèterai à moins qu'il n'en reste plus.

- Soit que, *que sëze que* ; rarement employé, on traduit autrement.

"Soit qu'il y soit, soit qu'il n'y soit pas" se traduit par : *que y sëze, que y sëze pa*.

- En supposant que, *in chuposan que* avec le subjonctif.

In chuposan que zö sôbëze, en supposant qu'il le sache ; on dit aussi : *no chupojehon que zö sôbëze*, littéralement : "une supposition qu'il le sache".

E - Le temps

- Lorsque, quand : *kan*, lorsque n'a pas de traduction patoise.

kan vindro le truvoro, quand il viendra il le trouvera.

- Dès que, *dè que*

Dè que sôr se sole, dès qu'il sort il se saoule.

- Aussitôt que, *ôchetô que* ; il est peu employé, sauf pour souligner la surprise et la rapidité.

Ôchetô que s'éveille, se lève, aussitôt qu'il s'éveille il se lève.

- Tant que, *tan que*

Ô dépinsse tan qu'o de sô, il dépense tant qu'il a de l'argent.

- Avant que, avant de : *ovan que*, avec le subjonctif ; *ovan de*, avec l'infinitif.

Fo refletchi ovan de porla, il faut réfléchir avant de parler.

Fo fila ovan que pluyëze, il faut partir avant qu'il ne pleuve.

- Après que, *oprë que*, avec le subjonctif, ou *oprë* et l'infinitif

Porlorë oprë l'ovë veyu, je parlerai après l'avoir vu.

Y sondzorë oprë que l'oguëzo rencontro, j'y songerai après que je l'ai rencontré ou bien : *oprë l'ovë odyu rencontro*, meilleur patois (passé dans le passé).

- Pendant que, *dô tin que*, cf. le mauvais français : "du temps que".

Ovizu dô tin que parlë, je regarde pendant que tu parles.

F - La comparaison

- Comme, *coumo*

Biëto zö coumo voudra, mets-le comme tu voudras.

- Autant que, *ôtan que*

Rin ye ôtän que t'o dunö, rends-lui autant qu'il t'a donné.

- Selon que, *selon que*

Dëchedorin selon le mondu que y ôro, nous déciderons selon les gens qu'il y aura.

- De même que, *de mémou que* ; rarement employé remplacé par : comme, *coumo*.

V - Diverses expressions des sentiments

Poursuivons notre second voyage au centre du patois avec quelques locutions que je coiffe du terme : diverses expressions des sentiments. Très employées, elles donnent à notre patois son charme et son humour.

- D'abord des particules apportant, comme en français, la réponse à une question posée ; Certaines sont brèves, d'autres s'ornent d'une seconde particule complétant la première.

- Puis des interjections (*inter jacere* : jeter entre), ces exclamations spontanées exprimant les sentiments personnels du locuteur ou sa vive réaction face à un imprévu.

- Sans oublier les jurons, les cris de colère qui jaillissent d'un coup et semblent apaiser leur auteur.

1 - Particules, locutions exprimant l'avis personnel du locuteur, son accord ou son désaccord à une interrogation

A - Particules d'accord, les affirmations

- *Ouè*, oui, le mot le plus simple et le plus proche du français pour répondre favorablement à une question.

Vindra-tj demouo ? *Ouè*. Viendras-tu demain ? Oui.

- Comme en français, on le renforce avec *eh* : *è vouè*, eh oui.

Zô soyj tu t'ékij, *è ouè ma que dyere* ? Tu le savais tout ça ? Eh oui mais que dire ?

- Parfois on ajoute : *bian chûr*, bien sûr ; *churomin*, sûrement, *certainomin*, certainement.

A poyg lo couqtche dô pan ? *bian chûr*, tu as payé la facture (la coche²) du pain ? Bien sûr.

- On dit aussi : *sin sôbë*, *sin sovë*, littéralement : sans savoir. C'est une façon de dire son accord mais avec un doute.

Foro bou demouo ? *Sin sôbë*, il fera beau demain, sans doute. A mon sens cette formule traduit assez exactement l'allemand : *hoffentlich*.

- *Ô be*, une formule d'accord propre au patois ; *ô be*, oh oui.

Vindra-tj ô mē ? *ô be*. Viendras-tu avec moi. Oui, bien sûr.

C'est sans doute un reste du latin : *bene*, bien. On le retrouve en français : Vous boirez bien un verre ? *Biöryé bē in vēru* ? *ô be*.

- *Lo mémo*, littéralement : la même, pour dire qu'on accepte la proposition, d'accord.



Le pain :

le z 'uzadzu an tsandzo,
les habitudes ont changé

² Jadis quand les enfants étaient en pension ils allaient chercher leur pain eux-mêmes. Ils avaient une tige de noisetier ; le boulanger avait la même à leur nom. En les servant, il faisait une entaille – la coche – à chaque tige. Et les parents allaient payer « la coche du pain » en comparant les deux tiges de bois. L'usage était plus rarement fait pour des clients adultes.

Intra ma, lo mémo : "entrez que, la même", dirait-on à Saint-Etienne, et en bon français : donnez-vous la peine d'entrer. D'accord.

- *D'ozar*, littéralement : par hasard.

Mais, loin d'être un hasard, c'est une forte affirmation : bien sûr.

Oya fan ? D'ozar : Vous avez faim ? Bien sûr ! Evidemment.

Parfois on renforce avec *be* :

Zö soyj klo veyä ? D'ozar be que zö soyj : Tu la connaissais cette affaire. Bien sûr que oui que je la connaissais.

- *Porè* : traduit le français : n'est-ce pas.

Particule très employée pour demander l'assentiment de l'autre : *Vindra porè ?* Tu viendras n'est-ce pas ? Ne pas confondre avec *porë* : dit-on, il paraît.

- *Pordyè* : pardi ; il renforce une affirmation comme évidente.

A ôzo y zö dyere ? Pordyè, ou *dyè pordyè*, tu as osé le lui dire ? Pardi !

L'interjection *dyè* se retrouve souvent seule ou en composition.

- *Bian chûr*, *bian intindyu*, bien sûr, bien entendu.

Vindra ô tou petyj ? Bian chûr, Tu viendras avec tes enfants ? Bien sûr.

- *Che*, si. C'est l'affirmation répondant à une question négative.

Oya pa dyino ? Che. Vous n'aviez pas dîné ? Si.

A Chazelles et Gumières on dit : *chë*

Parfois on renforce le *che* avec *que*, comme en français : que si.

Kô mondu oyon dji dyu de ménä ? Que che ma èron môr dzuënu,

Ces gens n'avaient pas eu d'enfants ? Que si, mais ils étaient morts jeunes.

- *È pé vetyo*, *è pé pa më* : et puis voilà, et puis pas plus que ça.

Ce sont des formules d'accord complétant une conversation : après ça plus rien à dire... Point final. Le patois est plein de ces formules qui terminent un dialogue.

B - Particules de désaccord : les négations

- *Nö*, non. Réponse négative simple et la plus courante.

Vin biöre. Nö, *è pa se* ; Viens boire. Non, je n'ai pas soif.

- *Pa du tu*, pas du tout.

Fè ti frë ? pa du tu ; Fait-il froid ? Pas du tout.

Souvent on le précède de *nö* pour le souligner : *nö pa du tu*.

- *Re du tu*, rien du tout.

Yoye re du tu ô mortso, il n'y avait rien du tout au marché.

- *Re plu*, plus rien ; cf. le mauvais français, "rien plus".

Te dyerë re plu, je ne te dirai plus rien.

- *Bian chûr que nö*, bien sûr que non ; refus absolu.

L'a poyo ? Bien chûr que nö ; tu l'as payé ? Bien sûr que non.

On dit aussi dans ce cas de refus : *pa fôr*, littéralement : "pas fort".

Y'a tournö prêtä de sö ? Pa fôr ! Tu lui as prêté à nouveau de l'argent ? Bien sûr que non. Je m'en suis bien gardé

2 - Interjections

A - Exprimant la surprise, l'étonnement, la satisfaction.



**éklo, lo chintran
tomba,**

celle-là, quand elle
tombera, ils s'en
apercevront

- *â, ô* ; ah, oh !, comme en français exprimant la surprise agréable ou non.

è pordyu mo clo, ô ! J'ai perdu ma clef, oh !

l'è tourno truvo, â ! Je l'ai retrouvée, ah !

- *Vouo* : c'est la traduction du "oh" français, mais soulignant plus fortement la surprise bonne ou mauvaise. Avec le dernier "o" très appuyé.

Vouo mon peneu é t'o pla ! Oh, mon pneu est à plat !

Vouo setin contin de te vëre, Oh, nous sommes contents de te voir.

- *è ôro*, *littéralement* : et maintenant ; après un constat désagréable.

è ôro que y dyere ? Et maintenant que lui dire ?

- *è be tè*, *è be don*, eh bien tiens, eh bien donc ! Se dit souvent après un constat désagréable devant lequel on devrait prendre une décision.

è be tè, que y forin ? Eh bien tiens, qu'y ferons-nous ?

- *dyè vë* : surprise

Dyè vë, ke k'orive ? Et alors qu'est-ce qui arrive ?

- *tè don, la don* ; exprime une surprise plutôt agréable pour dire sa sympathie à l'interlocuteur.

Mon gorçu o réuche ô bac. – tè don ! : Mon fils a réussi au bac. – Tiens donc !

Son petye é méchu. – La don ! Son bébé est né. – Tiens donc !

B - Exprimant la douleur

- *Ôyo, ôyoyo*, c'est le premier cri qui sort, impossible à réprimer.

Ôyo qu'è ma o lé din ! Oh ! la la ! que j'ai mal aux dents !

- *Vouôyo* : exprime la surprise douloureuse face à un accident.

Vouôyo te ché fai ma ! Oh ! la la ! tu t'es fait mal !

Parfois, on redouble le cri : *vouôyoyo*.

Vouôyoyo que me së brulo, Oh ! la la ! comme je me suis brûlé.

Pensons à "ouïlla docteur !" le livre inoubliable du docteur Dautriat.

- *Ordye don* : hardi donc ; ce cri accompagne la chute d'un objet ou d'une personne.

Ordye don l'è étsopo, allons donc je l'ai laissé tomber.

Ordye don me sorë dégourdye, allons donc je me serai fait mal.

- *Po to tra*, patatras, se dit très rarement.

- *dyè té*, *è pé té*, et puis tiens ! *è be que ?* eh bien quoi ? Expressions désabusées de dépit, d'impuissance face à un événement désagréable.

Dyè té, gne ma gne mi que y fora ? Et puis tiens, ni plus ni moins qu'y feras-tu ?

È pé té y o re plu o y faire. Et puis tiens, il n'y a plus rien à y faire.

C - Cris de colère et jurons

- *Garyu* (féminin, *garye*), espèce de

Garyu de tche que m'o mourju !
Espèce de chien qui m'a mordu.

- *Bougre*, bougre ; fém. *bougro* ; on dit aussi *bougresso* au féminin.

Bougro de yodo que sê, espèce de nigaude que je suis.

Klé bougresse de tchôre an mindzo tute lé flur, ces bougresses de chèvres ont mangé toutes les fleurs.



Klé bougresse de tchôre

- *Mandrin* (invariable) : saleté de...

Kô mandrin de borô é sutyizère, cette saleté de gamin ne fait que des sottises, littéralement "est sottiseur". On dit aussi : *pouyessu, estofié*. L'histoire de Mandrin avait frappé notre région.

- *Salu*, sale ; féminin *solo* ; saleté de... pour une personne, une bête, un objet.

Ovizo ma klo salo tchôro, regarde donc cette sale chèvre.

- *Soleporio*, *soloperië*, saleté.

Klo soleporio de tche o matreyo mou sular, cette saleté de chien a mordillé mes souliers.

- *Sacré* (invariable) ; on l'atténue en disant *sapré*.

Kô sapré klo dyin mon sular me katse, ce sale clou dans mon soulier me blesse.

- *Mardo*, *putin* ! gros mots qui échappent parfois sans raison apparente et qui peuvent devenir une habitude chez certains.

Vouo putin que fai tso ! : oh, qu'il fait chaud !

- *Non* de *non*, *non* de *sôr*, *non* de *foutre*, nom de nom.

Plö tudzour non de non, il peut toujours, nom de nom.

Je pense au cri rageur de ma grand-mère en colère contre son mari, lorsque, par exemple, il lui avait pioché ses plants de fleurs :

Mon dyi tou pouchyblu que kel'ouomou é bétye ! Mon Dieu (à qui) tout est possible, que cet homme est bête !

- *Non* de *dzö*, *non* de *guë* (à Gumières), nom de Dieu ; *Bon dyi* de *bon dyi*.

Bon dyi de bon dyi a pa tsobo ! Bon Dieu de bon Dieu, tu n'as pas fini ?

Réponse : *è tsobo, nou fatsin pa*, j'ai fini, ne nous fâchons pas !

VI - Comparatifs et superlatifs

- Le positif c'est l'adjectif seul, sans aucune comparaison :

Bon, *bou* ; riche, *ritsu*, féminin *ritche*.

- Le comparatif exprime une qualité - ou un défaut - possédée à un degré plus élevé par comparaison à une autre personne ou un autre objet

Ton dzordye é plu dzantye que le mj, ton jardin est plus beau que le mien.

Fai mè frë que l'otru dzour, il fait plus froid que l'autre jour.

- Le superlatif exprime une qualité - ou un défaut - possédée à un degré très élevé, voire au plus haut degré.

Ko pan é fran tsq, ce pain est très chaud.

Klo côrdo é lo plu suyedo, cette corde est la plus solide.

1 - Le positif

C'est l'adjectif seul. Mais parfois on lui ajoute une locution conjonctive pour marquer l'égalité, l'équivalence, en patois comme en français.

- Autant que, *ôtan que* ; tant que, *tan que* ; pas tant que, *pa ôtan*, *pa tan que*.

Yo ôtan d'ubar in plano qu'in montagne, il y a autant de neige en plaine qu'en montagne.

E bito tan ple qu'è pouyu, j'ai mis aussi plein que j'ai pu.

Fè pa tan frë que dyon, il ne fait pas aussi froid qu'on dit, littéralement : "qu'ils disent" (les gens).

- Assez, *ossé*, *pru*

E pa pru lon, ce n'est pas assez long.

- Aussi que, *ôche que*, *che que*

L'oro é t'ôche grando qu'oyé, le vent est aussi grand qu'hier.

- Presque, *kaje*, *kajemin*, quasiment, très employé.

Fozè kaje ôche movè que dye mar, il fit presque aussi mauvais que mardi.

Kajemin s'emploie parfois pour souligner une forte affirmation.

A ôsq yö dyere ? Kajemin ouè. Tu as osé le lui dire ? Bien sûr que oui.

- Pas plus, *pa mè* ; pas mieux, *pa mj* ; pas davantage, *po dovantodzu* (rare) :

Yoye pa mè de bétya que l'otru dzour, il n'y avait pas plus de bétail que l'autre jour.

Véra pa mj de lè que de che, tu ne verras pas mieux de là-bas que d'ici.



Yo ôtan d'ubar in plano qu'in montagne

- Presque, *sinso*. Il existe une formule patoise curieuse : *sinso*, sensé, estimé, presque, à peu près. Elle exprime une quasi égalité, ou une légère différence... On ne sait pas bien... Elle sera estimée différemment selon les cas ou les points de vue. J'ai donné un exemple dans le 1^{er} cahier, p. 36 (les adverbes de quantité) :

No supo sinso tsodo, une soupe à peu près chaude.

In sa sinso ple, un sac à peu près plein.

Dans le premier cas ça ne suffit pas : remettez la soupe sur le feu. Dans le second ça va, le compte y est.

Mais tous les adjectifs ne s'accommodent pas de *sinso*. On ne dira jamais :

Ton problémou é sinso djustu, ton problème est presque juste.

Ni :

Ché sinso onètu, tu es quasi honnête.

Le locuteur le sent tout de suite. On est honnête, le problème est juste, totalement ou pas du tout.

2 - Le comparatif

A - De supériorité.

- Plus que, *mè que*, *plu que*.

È plu doryu qu'un anu, il est plus têtu qu'un âne.

Fè mè frè qu'oyé, il fait plus froid qu'hier ou bien *fè plu frè qu'oyé*, cf. le mauvais français : "il fait mieux froid qu'hier".

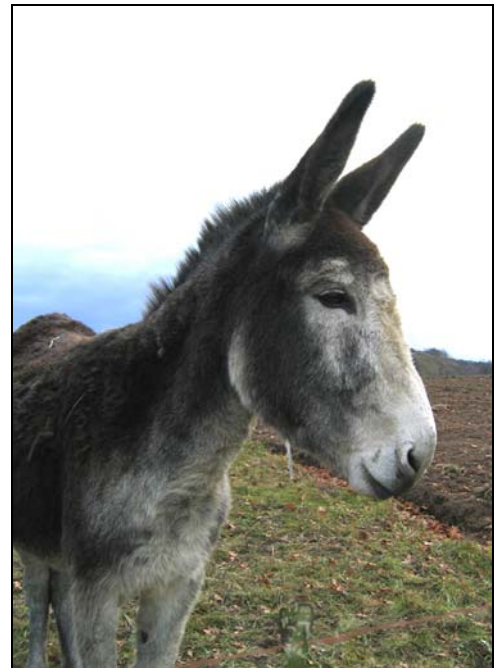
- Mieux que, *mi que*.

é mi vétyo que te, elle est mieux habillée que toi.

- Trop, *trouo*

Té brèye son trouo londze, tes pantalons sont trop longs. Le patois utilise souvent la litote : nier le contraire de ce qu'on veut affirmer.

Té brèye son pa trouo londze, tes pantalons ne sont pas trop longs, c'est-à-dire : ils sont trop courts.



É plu doryu qu'un anu

B - D'infériorité

- Moins que, *moin que*, *pas tant que*, *tan tan*, *pa ôtan que*, *pas che que*.

Setin moin ritsu que vou, nous sommes moins riches que vous.

É pa tan gran que dyejon, il n'est pas si grand qu'ils disaient.

É pa che moladu que crè, il n'est pas si malade qu'il croit.

Comme en français, il existe des comparatifs irréguliers.

- Bon, meilleur, *bou meyur*

Ton frumadzū é meyur que le mi, ton fromage est meilleur que le mien.

- Mauvais, pire, *movè, pire*.

Le tin é pire qu'oyé, le temps est pire qu'hier.

- Moindre, *moindrū*, féminin, *moindro*

Lou déga soran moindrū, les dégâts seront moindres.

Le vindru é pire ou moindrū, le vendredi c'est pire ou moindre, pour le temps qu'il fait.

3 - Le superlatif

A - Absolu

- Très, *trè, fran* (très employé) ; extrêmement, *extrèmomīn* (rare) ; complètement, *complètōmin*.

É fran sovīn, il est très savant.

Fai trè tso, il fait très chaud. On préfère dire : *fai fran tso*.

Lo salo ère fran grando, la salle était très grande.

- Parfois bien, *bian*, souligne l'adjectif :

L'oro ère bian grando kö dzour, le vent était très grand ce jour-là.

B - Relatif

- Le plus, *le plu, le mē* ; le mieux, *le mī*.

Ché le plu fôr de tou, tu es le plus fort de tous.

Ché lo mī vètyo de tute, tu es la mieux habillée de toutes.

Klé poume son lé mē mouëre, ces pommes sont les plus mûres.

- Terminons par l'expression imagée : *é t'ô plu fôr o lo peye*, littéralement "c'est au plus fort qu'appartient le chiffon". Comme lorsque des gamins tirent chacun sur un chiffon pour l'avoir. L'expression est employée lors d'une élection au suffrage universel à un seul tour. Autrement dit : que le meilleur gagne. *Lo peye*, c'est le chiffon, le torchon sale, la "patte" de Saint-Etienne. D'où le verbe *tyeropeya*, littéralement "tirer le pan, le chiffon", se disputer.

Son tudzour opré se tyeropeya, ils sont toujours en train de se disputer (des enfants, des voisins...).

VII - Les diminutifs

Comme en français le patois a tiré de ses adjectifs pas mal de diminutifs. Certains ont une forme inattendue. En voici quelques-uns.

- *Bigantzu*, féminin *bigantche*, assez tordu, pas droit. Vient de *bigou*, tordu.

L'essö de te n'ékoussou é bigantzu, le manche de ton fléau est tout tordu.

In'ouomou tu bigantzu, un homme tout tordu.

- *Blantchena*, féminin *blanchenache*, d'aspect pâle, vient de blanc.

Ché blanchenache onë modye, tu es pâlotte ce matin.

- *Chimplotu*, *chimplotuno*, un peu fou, vient de *chimplu*, fou.

Kö gorçy é tu chimplotu, ce garçon est tout fou.

- *Courtore*, féminin *courtoreto*, un peu court, vient de *cour*, court.

Klo côdo é courtoreto, cette corde est un peu trop courte.

- *Dzoleto*, féminin *dzoleta*, un peu gelé, vient de *dzolo*, gelé.

Lé solade son dzoletè, les salades sont quelque peu gelées, ont senti le gel.

- *Frédyerou*, féminin *frédyeruso*, frileux, vient de *frë*, froid.

Rintru posseque me chinto frédyerou, je rentre car je me sens frileux.

- *Mouyantsou*, féminin *mouyantsuso*, légèrement humide, vient de *mouyo*, mouillé.

Le yindzu é t'intyé mouyantsou, le linge est encore humide.

On dit aussi : *é t'in pouo matu*, il est un peu humide.

- *Tsognessu*, pas de féminin, pluriel *tsognessou*, de caractère désagréable, vient de *tsogne*, aigre ; plus qu'un diminutif c'est un défaut bien reconnu. Nom ou adjectif.

Kö petye è ma in tsognessu, ce garçon n'est qu'un cherche-guerre.

- *Tordyôlu*, féminin *tordyôluso*, le dernier arrivé, vient de *tare*, tard.

Demougre ma plu le tordyôlu, il ne reste plus que le petit dernier.

Se dit du dernier de la nichée ou, avec humour, du dernier enfant de la famille. On dit parfois : le *tchossu*, littéralement "le dernier à avoir été... fait".

- *Vordela*, féminin *vordelache*, un peu aigre, un peu vert ; vient de *vère*, vert.

Klo poumo é be vordelache, cette pomme a l'air bien verte.

- *Veyansa*, féminin *veyansano*, vient de *vieu*, vieux.

Se moriaj veyansano, elle s'est mariée un peu âgée.

Souvent à la place du diminutif on emploie l'adjectif précédé de : *koke pouo*, *tan pouo*, quelque peu

Se moriaj koke pouo veye,

Le yindzu é koke pouo umidu, le linge est quelque peu humide.

VIII - Les surnoms

Jadis dans le haut Forez comme ailleurs chaque famille était dotée – ou affublée pour certaines – d'un surnom connu de tous dans le canton. Ça ne dérangeait personne, sauf si l'appellation se trouvait inélégante voire infâmante. Dans ce cas on évitait de la prononcer devant les intéressés. Seuls les enfants pouvaient en souffrir et endurer quelques moqueries à l'école.

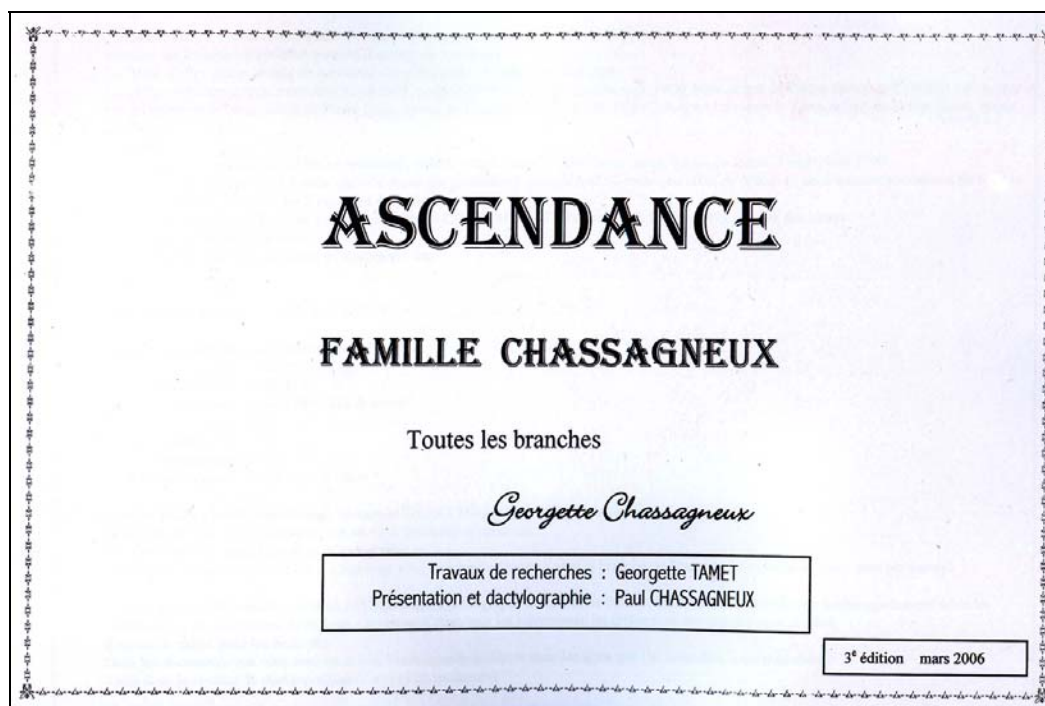
1 - Pourquoi les surnoms ?

Tout le monde parlait patois à cette époque dans nos campagnes. Lorsque dans une conversation on citait un tel ou une telle, on les désignait par leur surnom. Quand des adultes m'avaient rencontré, ils disaient ensuite à d'autres : *oyin veyu Jan de vé Bounaire*, on a vu Jean de Bonaire. C'était là-haut, c'est encore aujourd'hui ma seconde identité³.

Mais quand on parlait français il fallait parfois distinguer les personnes portant le même patronyme. Alors on ajoutait le surnom. Parlait-on de X ou Y Chassagneux on devait préciser : Chassagneux le galonné, Chassagneux les matelots, Chassagneux du petit André. Tous habitaient des hameaux proches.

C'est ainsi que Georgette Chassagneux, un membre de la lignée, a recherché toute l'ascendance de la tribu et l'a couchée très précisément dans un bel album. Elle est remontée jusqu'à Michel Chassagneux mort vers 1650. Sa nombreuse descendance a perdu ou ajouté des lettres en cours de route : Chassaigneu, Chassanieu, pour arriver à Chassagneux, avec ou sans "i" au cours du XIX^e siècle. En sont sorties les trois branches de Chassagneux : à Vioville, *le Galonné*, à Gruel, *les Matelots* et *le Petit André*.

Cependant le besoin de distinguer les gens n'est pas la seule cause des surnoms. Certains viennent de très loin, comme on le verra, du nom d'un ancêtre, d'un métier, d'un tiers, d'un animal, d'un prénom plus ou moins déformé. Une autre source pouvait être une histoire vécue par un ancêtre à l'école, au village ou dans la famille. Le surnom s'est incrusté à sa personne et le sera à tous ses descendants.



Toute l'ascendance de la tribu Chassagneux : ***Tyun trovè*** ! Quel travail !

³ J'en ai déjà parlé dans le lexique et dans *Ce haut Forez que j'aime* (p. 29).

2 - La forme des surnoms

Comment se présentent-ils ? Leurs formes sont diverses. Parmi ceux que j'ai recensés les trois quarts sont précédés de la préposition : *tché*, chez. Elle indiquait le lieu d'habitation ou d'origine de la famille : *Jean Tché le grélo*, *Paul tché Layi*...

D'autres surnoms sont introduits par la préposition : *de dö*, *de lo*, de, du. Elle précisait la souche de la famille, l'ancêtre, le premier à porter cette appellation : *lo Mariette dö pitye Jan*, "la Mariette du petit Jean" à la Prénarde de Saint-Jean, célèbre comme ramasseuse de morilles. Elle partait seule dans les bois en cachant la direction qu'elle prenait.

Enfin très peu sont introduits par *vé*, vers. Ils montrent la direction du logis actuel ou celui de l'aïeul. Si je suis "Jean de Bonaire" c'est à cause de mon grand-père maternel. Il habitait Bonaire, un hameau de Saint-Georges-Haute-Ville. En se mariant il est venu habiter avec Claudine Mosnier, *de tché Têto*, "chez Tête", ma grand-mère. Dans le village on l'appelait Jean Marie de Bonaire, son lieu d'origine. Le terme a été hérité par la descendance et par le lieu-dit : *Vé Bonaire* désigne ma famille, mais aussi deux endroits distincts, l'un de Saint-Jean-Soleymieux, l'autre de Saint-Georges-Haute-Ville.

Parfois le même surnom présente des formes diverses. ainsi *Jan tché Pinière*, mon jeune voisin mort assez jeune, ne doit pas être confondu avec *Jan dö Pinière*, un vieillard du village que j'ai à peine connu. La diversité des formes indique deux familles différentes. Elles ont le même patronyme : Levet. Donc elles ont un ancêtre commun, de même métier, et de même surnom : pinière. Quand a eu lieu la distinction ? Mystère... On trouve le même exemple avec le surnom *lo Yôro*, le lièvre.

Il arrivait parfois qu'on dise le surnom tout sec : *té vetyo Peyu*, tiens voilà Peillon ; *vetyo Borë*, *vetyo Piorj*... sans aucune préposition. Mais c'est plutôt rare.

3 - Que signifient tous ces surnoms ?

Regardons maintenant le fond de toutes ces appellations pour en déchiffrer la signification. J'en ai relevé quelque 140. D'autres me viennent encore en mémoire. Il en existe un plus grand nombre recensés par mon ami Claudius Granger, aujourd'hui décédé. Il en avait composé un poème très complet et très drôle avec des rimes assez inattendues.

Personnellement je ne suis pas spécialiste de la question. Je me suis contenté d'écouter et d'inscrire tous ces surnoms. Puis je me suis mis à chercher leurs origines et donc leurs diverses significations. Pour certains c'était clair. Pour d'autres obscur et mystérieux. Aussi mes conclusions sont parfois hasardeuses voire contestables. On en jugera...

Faisons un petit tour dans ces surnoms.

Il achèvera notre voyage au centre du patois, et il me permettra de revoir avec grand plaisir des familles, des visages que je n'ai pas oubliés. J'ai trié tous ces surnoms à ma façon. Il y en aurait d'autres...

A - Les surnoms venant du prénom déformé, d'un aïeul plus ou moins éloigné.

- J'ai déjà cité dans mon lexique : *Tché Benué*, chez Benoît ; *Tché Dzôzè*, chez Joseph, *Tché Motyj*, chez Mathieu.

Je reviens à *Tché lo Coulombo*, chez la Colombe. Colombe n'est pas le nom d'un animal : un pigeon ou une vache - comme celle de mon père à l'étable. Colombe était une femme, l'ancêtre d'une lignée prolifique. Celle de la famille Rochigneux de Vierville. L'abbé Claude Rochigneux en avait établi la généalogie et en était très fier. Au bout de deux siècles les descendants étaient dans les 3 000 répartis sur les cinq continents. J'avais moi-même, paraît-il, quelques liens avec la famille.

- Beaucoup d'autres prénoms ont donné des surnoms : *Tché Yônâr*, chez Léonard, *Tché lo dzonôto*, chez la Jeannette, *Tché dzokorye*, chez Jacques, *Tché lo Grîte*, chez Marguerite.

JANVIER	FEVRIER	MARS
S 1 JOUR DE L'AN	M 1 ELLA	M 1 AUBIN
D 2 EPIPHANIE	M 2 PRES. DU SEIGNEUR	M 2 CHARLES LE BON
L 3 GENEVIEVE	J 3 BLAISE	J 3 MI-CAREME
M 4 ODILON	V 4 VERONIQUE	V 4 CASIMIR
M 5 EDOUARD	S 5 AGATHE	S 5 OLIVIA
J 6 MELAINE	D 6 GASTON	D 6 COLETTE
S 7 RAYMOND	L 7 EUGENIE	L 7 FELICITE
S 8 LUCIEN	M 8 MARDI-GRAS	M 8 JEAN DE DIEU
D 9 ALIX, BAPT. S.	M 9 CENDRES	M 9 FRANCOISE R.
L 10 GUILLAUME	J 10 ARNAUD	J 10 VIVIEN
M 11 PAULIN	V 11 N.-D. DE LOURDES	V 11 ROSINE
M 12 TATIANA	S 12 FELIX	S 12 JUSTINE
J 13 YVETTE	D 13 1 ^{er} DIM. DE CAREME	D 13 RODRIGUE
V 14 NINA	L 14 VALENTIN	L 14 MATHILDE
S 15 REMI	M 15 CLAUDE	M 15 LOUISE
D 16 MARCEL	M 16 JULIENNE Q.T.	M 16 BENEDICTE
L 17 ROSELINE	J 17 ALEXIS	J 17 PATRICE
M 18 PRISCA	V 18 BERNADETTE	V 18 CYRILLE
M 19 MARIUS	S 19 GABIN	S 19 JOSEPH
J 20 SEBASTIEN	D 20 AIMEE	D 20 RAMEAUX-PAINTEUR
V 21 AGNES	L 21 PIERRE DAMIEN	L 21 CLEMENCE
S 22 VINCENT	M 22 ISABELLE	M 22 LEA
D 23 BARNARD	M 23 LAZARE	M 23 VICTORIEN
L 24 FR. DE SALES	J 24 MODESTE	J 24 CATH. DE SUEDE J.S.
M 25 CONV. DE S. PAUL	V 25 ROMEO	V 25 HUMBERT, V. S.
M 26 PAULE	S 26 NESTOR	S 26 LARISSA, S. S.
J 27 ANGELE	D 27 HONORINE	D 27 PAQUES
V 28 TH. D'AQUIN	L 28 ROMAIN	L 28 GONTRAN
S 29 GILDAS	M 29 GWLADYS	M 29 GWLADYS
D 30 MARTINE	J 30 AMEDEE	M 30 AMEDEE
L 31 MARCELLE	J 31 BENJAMIN	J 31 BENJAMIN

Signalons *Le Gran Jan*. Etait-il appelé ainsi à cause de sa grande taille ou parce qu'il était l'aîné d'une famille qui comportait aussi un *Pitye Jan*, Petit Jean. Toujours est-il qu'on avait également trouvé un surnom féminin à son épouse : *Lo gran Janto*. Comme on appelait "la casinote", la marchande qui vendait au dépôt du Casino. On n'hésitait pas à "féminiser" les noms quand il le fallait chez nous.

- Les saints du paradis ont été la source de beaucoup de surnoms de chez nous : *Tché Motyi*, *Tché Michel*, *Tché Tienne*...

B - Les surnoms venant d'une ancienne histoire à l'école ou au village.

- *Le Golung*, le Galonné. C'est le surnom de ma famille paternelle. Mon arrière-grand-père, *mon gran père bele*, était domestique à Vioville chez la veuve Béalem, beaucoup plus âgée que lui. Son mari avait été capitaine à la garde nationale de Montbrison, d'où son surnom : "le galonné". Son jeune domestique avait fini par l'épouser. Morte quelques années plus tard, elle lui légua tout son héritage : maisons, bois, prés et terres, mais aussi le surnom : "la galonnée". Ce qui ne le gênait pas du tout, au contraire. Devenu veuf il se remarie. Puis au décès de sa seconde épouse il se remarie une autre fois. Mon grand-père était né de la deuxième épouse. C'était *le Grô Golung*, le Gros Galonné, c'est-à-dire l'ancêtre de la nouvelle lignée. Le surnom est resté à la descendance habitant Vioville.

- *Lo Bréto*, la brette. En patois *no bréto*, c'est une plaisanterie, une sottise. D'où venait ce surnom ? Mystère. Mais celui qui le portait devait en recevoir un autre. Jacques *lo Bréto* travaillait à l'abattage des sapins. Grand, filiforme, légèrement voûté sur un côté, les jeunes l'appelaient *Lo Riôto*. La *riôto* c'est une longue tige de bois souple recourbée utilisée pour lier les fagots. Le surnom était bien trouvé. Mais, Jacques étant célibataire, la famille et les deux surnoms ont disparu. On peut comprendre par là comment un surnom a pu naître, disparaître ou perdurer selon les circonstances.

- D'autres surnoms datent d'une époque précise : *Bazaine*, *Garibaldi*. Sans doute ont-ils été décernés après 1870 et les malheurs de la France.

- *Le Dzandra*, le gendre, a été attribué à un ancêtre qui était venu gendre dans la famille.

- *Dôdj*, *Drelu*, peut-être ces surnoms datent-ils de l'école ?

- *Lo Golo*, surnom donné à quelque ancêtre irascible, mauvais voisin, criant sans cesse contre tout le monde ?

- *Ran tan plan* : le premier ainsi appelé avait-il été tambour à l'armée, ou garde champêtre ? Allez savoir...

- *Lou motelô*, cette famille, cousine de mon grand-père a-t-elle eu un de ses membres dans la marine ?

- *Lo mossuya*, surnom d'une famille ainsi composée de cinq filles et garçons restés célibataires et vivant ensemble. Bien trouvé : *lo mossuya* c'est une touffe d'herbe, de jonc qui n'arrive pas à se désagréger.

- *Le bourdzoué*, le bourgeois. Surnom bien porté par un gros propriétaire assez cultivé puisque, m'a-t-on dit, les filles lui faisaient composer des chansons sur les garçons... et les garçons sur les filles !

C - D'autres surnoms viennent d'un lieu

- J'ai déjà cité le mien : *Jan de vé Bounaire*.

- *Vé lou pra*, vers les prés. C'était le lieu d'habitation d'une cousine, à l'écart au milieu des prés : *lo Génj de vé lou pra*, la Génie des prés. Le sympathique abbé Brejon, curé de Saint-Jean, l'appelait avec humour : "la Génie rurale" !...

- Il y a aussi : *Vé Profan*, un pré dans une combe, *Vé Gobelou*, Gabelou, le lieu de la gabelle, l'impôt sur le sel, etc. *Pière de vé Gobelou* c'était le sympathique facteur de mon enfance. Ayant perdu un bras à la guerre de 1914-1918, il m'aidait à rouler les boules de neige et à bâtir le bonhomme, avec son bras valide et l'autre remplacé par un crochet. Je l'ai déjà raconté...⁴

D - Beaucoup sont venus d'un métier

Il en va de même pour de nombreux patronymes actuels : Cordonnier, Meunier, Mercier et d'autres...

- En patois on trouve : *Tché le for*, chez le *faur* ; un *faur* était celui qui travaillait le fer. Comme en français : Faure, Fabre, Faveyrial...

- *Tché pinière*, chez le peigneur de chanvre ; *le pinière de tsonèvo* au 18^e siècle, dont on tirait la filasse pour cordes et toiles. Sa culture couvrait 175 000 ha en 1830, et encore 3 500 en 1945⁵. Le chanvre a disparu mais les familles "pinière" ont été très prolifiques.

- *Vé le cordère*, le cardeur. Il habitait au Pont de Soleymieux, près de la Mare et travaillait la laine pour les matelas.

E - On trouve aussi des surnoms dérivés d'un nom d'animal.

- *Tché Tsobré*, le chevreau, le cabri ; *Tché Rénar*, le renard, *Tché le Dzê*, le coq. Le coq, le renard : que je sache ces deux familles n'étaient pas brouillées. *Tché gronuiye*, la grenouille.



Tché Rénar



Tché le Dzê



Tché gronuiye

- Le lièvre a donné les surnoms de deux familles différentes. *Jan Yôro*, ou *Jan tché Yôro*, à Chanteraine de Saint-Jean, n'avait aucune parenté, à ma connaissance avec *lo Mogrîte de la Yôro*, la "Marguerite du Lièvre", une de mes voisines du Verdier. Remarquons la forme du surnom,

⁴ *Les saisons et les travaux*, p. 49.

⁵ Voir Lachiver, *Dictionnaire du monde rural*, p. 413.

différente dans les deux cas : *Jean tché*, la Marguerite de... Cette double forme indique deux familles diverses

F - Enfin quelques surnoms cocasses, désagréables et irrespectueux.

- *Cé dē*, six doigts ; *Le couè tōr*, le cou tordu, s'expliquent par l'infirmité d'un ancêtre.

- *Dzokouna*, de Jacques ; *Kokouë*, littéralement qu'est-ce que c'est ? *Le pape* : il y en avait plusieurs dans le haut Forez.

- *Le bouzou*, le bouseux ; *tyu gné*, cul noir ; *Jan lo caille*, la truie ; *Le débroyo*, le déculotté. Mais ce dernier surnom avait plutôt été attribué à un ancêtre qui s'était "débrayé", c'est-à-dire n'avait pas tenu sa parole dans un marché ou un contrat. C'est le sens habituel de *se débroya*, se dédire. Mais aussi poser son pantalon. Le patois aime bien les termes imagés, même s'ils sont crus.

- Enfin d'autres surnoms curieux dont je me souviens : *Molga* qui était coquetier à Margerie ; *Rototu* ; *Batyossu* avec le féminin *lo batyossuno*, *Tsangouéran* ; *Boutotyé*, fém. *lo boutoyeno* ; Des termes dont j'ignore l'origine et le sens.

*

* *

Avec cette riche galerie des surnoms de mon pays s'achèvent nos deux voyages au centre du patois. Voir défiler cette liste de noms m'a procuré un grand plaisir. Derrière eux apparaissent des visages, des personnes connues et aimées avec lesquelles j'avais eu à faire. Aussi s'éveillait en moi tel ou tel souvenir précis, drôle ou triste, me rappelant mon enfance et ma jeunesse.

On ne peut pas raconter l'histoire de notre haut Forez sans parler de tous ces surnoms. Ils font partie de la culture et de la vie de nos ancêtres. Ils situent chaque famille, signalent sa physionomie, son histoire et souvent la personnalité de chacun de ses membres. C'est comme l'estampille, la marque de fabrique qui la situe au milieu des autres, en lien avec tous les autres. Ainsi suffisait-il de citer *no talo*, *in talu*, une telle, un tel, par son surnom bien sûr, pour que tout soit dit sur la personne : ses qualités mais aussi surtout ses petits côtés. Car on avait souvent la langue pointue là-haut.

Où en sont maintenant les surnoms ? Ils ont encore cours auprès des anciens qui continuent de parler patois. Ceux du "moyen âge", les cinquantenaires, les connaissent et sont capables de les retrouver. Mais les plus jeunes ?... Il s'en souviennent parfois et les citent dans une phrase en français. Certains s'en amusent. Quelques-uns tiennent à les conserver comme un héritage précieux.

Mais le patois s'en va, ou plutôt s'en est déjà allé, et les surnoms avec... Ils tomberont peu à peu dans l'oubli. Une page se tourne avec ses grandeurs et ses misères. On peut le regretter. Mais l'essentiel pour les générations à venir n'est pas de se focaliser sur le rétroviseur et de se lamenter sur un passé révolu. Au contraire. Quel que soit notre âge, prenons conscience de toute la richesse de ce passé. L'hier de nos ancêtres a fait notre aujourd'hui et prépare demain. Alors, forts de cet héritage cherchons les chemins nouveaux qui seront les nôtres et avançons dans la sérénité et la confiance.

Pentecôte 2007

Jan de vé Bounaire

Table

I - Les pronoms

1- Pronoms personnels	4
2- Pronoms et adjectifs possessifs	6
3- Pronoms et adjectifs démonstratifs	8
4- Pronoms relatifs	9
5- Pronoms, adjectifs, adverbes interrogatifs	9
6- Adjectifs et pronoms indéfinis	11
7- On, pronom indéfini	11

II - Adjectifs numéraux : cardinaux, ordinaux et distributifs

1- Adjectifs cardinaux	13
2- Adjectifs numéraux	14
3- Adjectifs numéraux distributifs	14
4- Adverbes numéraux	14

III - Les prépositions

1- Prépositions de lieu	15
2- Prépositions de temps	18
3- Prépositions de manière	19

IV - Les conjonctions

1- Conjonctions de coordination, ou locutions conjonctives	20
2- Conjonctions de subordination	21

V - Diverses expressions des sentiments

1- Particules, locutions exprimant l'avis personnel du locuteur	24
2- Interjections	26

VI - Comparatifs et superlatifs

1- Le positif	28
2- Le comparatif	29
3- Le superlatif	30

VII - Les diminutifs 31

VIII - Les surnoms

1- Pourquoi les surnoms ?	32
2- La forme des surnoms	33
3- Que signifient tous ces surnoms ?	33

Du même auteur :

- **Le patois de Saint-Jean**, lexique du patois de Saint-Jean-Soleymieux, 1^e édition : 2000, 2^e édition augmentée 2005.
- **Lé sézou è lou trovio**, les saisons et les travaux, 2001.
- **STO, Auschwitz-Königstein (1943-1945)**, souvenirs, 2002
- **Ce haut Forez que j'aime**, la vie vers 1925 dans le canton de Saint-Jean-Soleymieux, 2003.
- **Kokou contu d'odyéchu**, quelques histoires de là-haut, contes 2004.
- **Voyage au centre du patois**, 2006
- **Second voyage au centre du patois**, 2007

Toutes ces publications sont disponibles au Centre Social de Montbrison, 13 place Pasteur.

Les Cahiers de Village de Forez, n° 31, mai 2007

Siège social : Centre Social de Montbrison,
13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.
Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.
- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2007

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.